

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 7. — JUILLET 1906

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Le Christianisme, son rôle dans l'évolution religieuse (*suite*), p. 385, GRIMARD. — Vieille chronique de l'« Au-Delà », p. 394, S. HENRIQUET. — Etude sur le Spiritisme (*suite*), p. 398, MARION. — La Médecine illégale, p. 402, ALGOL. — Pages retrouvées (*suite*), p. 406, Léopold DAUVIL. — Propagation du Spiritisme (*suite et fin*), p. 416, FELIPPE SENILLOSA. — La mort n'existe pas (*suite*), p. 420, FLORENCE MARYAT, traduit de l'anglais par Léopold DAUVIL. — Un nouveau livre spirite à traduire, p. 425, Léopold DAUVIL. — Une Spirite, M^{lle} Ella Wheeler-Wilcox, p. 426, traduit de l'anglais par M^{lle} GILLET. — Lettre et réponse, p. 428, Léopold DAUVIL. — Extraits des Auteurs Spirites. La voyante de Prévost, p. 429, J. KERNER. — Remerciements, p. 439, BOUILLY. — Simples conseils, p. 440, R. BUCHÈRE. — La nouvelle Revue Spirite Hindoue, p. 442, Léopold DAUVIL. — La Crèche Spirite, p. 442, J. GODART. — Groupe Spirite, p. 444. — Bibliographie, p. 445.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par **AKSAKOF** (Alexandre)

Pour les deux cents premiers souscripteurs, quinze francs au lieu de vingt francs. — Sera envoyé fin août 1906.

VIENT DE PARAÎTRE :

DE LA NAISSANCE SPIRITUELLE

OU NOUVELLE NAISSANCE

Par **T.-H. DAREL**

Prix. 50 centimes

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 47 premières années, 1858 à 1904, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 48^e année 1905, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume **PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE**

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

VIENNENT DE PARAÎTRE :

La Fraternité dans l'Humanité

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

Par Jean OLCAR. — Prix : 2 fr. 50

Entretiens posthumes du Philosophe Pierre de Béranger DIT ABAILARD

Œuvre spiritualiste, d'une haute portée philosophique

Un volume in-8 avec dessins et un portrait médiumnique. Prix : 3 fr. 50

MES PENSÉES

PETITS POÈMES EN PROSE

Par M^{me} NÉVA. — Prix : 3 fr. 50

Ce recueil d'agréables poèmes en prose, première œuvre publiée par l'auteur, permet d'apprécier les dons de délicate inspiration d'une femme de cœur.

Souvenirs et Problèmes spirites

PAR MADAME CLAIRE G.... — Prix : 5 fr.

Magnifique volume grand in-8° contenant des faits vus, éprouvés par des chercheurs consciencieux. Voir l'article consacré à cet ouvrage (dans le numéro de novembre 1905) dû à la plume d'un érudit chercheur M. le Dr Pau de St-Martin.

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

Somnambulisme, Suggestion et Télépathie

Influence personnelle : Par Jean FILIATRE

Cours pratique complet en un seul volume grand in-16 de XXII-407 pages avec photogravures explicatives sur papier couché, résumant d'après la méthode expérimentale toutes les connaissances humaines sur les possibilités, les usages et la pratique de toutes les branches de l'Hypnotisme moderne. — Prix : 3 fr. 75.

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : Les Frontières de la Science. — 1^{re} série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie..... 2 fr. 50

2^e série: Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures..... 3 fr. 50

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2^e édition, revue..... 1 fr.

M. SAGE : Madame Piper et la Société Anglo-Américaine pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION..... 3 fr. 50

La Zone-Frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme..... 3 fr. 50

LÉON DENIS : Dans l'Invisible ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental...... 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : Recherches sur la Médiumnité, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte..... 3 fr. 50

A. BARMOND : Somnambulisme et thérapeutique ; remèdes éprouvés de sources différentes...... 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite..... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : L'Homme terrestre. — Œuvre absolument remarquable..... 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent. Ouvrage recommandé..... 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : Les phénomènes odiques ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique considérés dans leurs rapports avec la Force vitale..... 8 fr.

J. MAXWELL : Les Phénomènes psychiques, Recherches, Observations, Méthodes, 2^e édit. 1 vol. in-8^e..... 5 fr.

France DARGET : Poésies nouvelles précédées de premières poésies...... franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**..... 0 fr. 50

CH. D'ORINO : Les Contes de l'au-delà, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

PAPUS. — L'Almanach de la chance, pour 1905, abondamment (50 figures) contient les 22 lames du Tarot des Bohémiens. 1 fr. franco 1 fr. 25

NOEGGERATH (M^{me} R.). — La Survie. — La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie. — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemplaires reliés restent encore) (1)..... 4 fr. 50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour prochainement.

FELIPE SENILLOSA : Evolution de l'âme et de la Société, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT..... 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : L'inconnu et les problèmes psychiques, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir..... 3 fr. 50

FALCOMER : Phénoménographie ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig..... 1 fr. 50

ED. GRIMARD : Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre. Un volume de 420 pages..... 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste..... 2 fr. 50

KATIE KING : Histoire de ses apparitions, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : Médiumnité guérissante par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte..... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)..... 2 fr. 50

D. METZGER : Médiums et groupes. Spiritisme et hypnotisme 0 fr. 50

A. ERNY : De l'identité des Esprits..... 0 fr. 50

ALBERT LA BEAUCIE : Les Grands Horizons de la vie, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé..... 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : Jésus-Christ, ses apôtres et ses disciples au xx^e siècle..... 2 fr.

L. GARDY : Cherchons..... 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques..... 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève..... 2 fr. 50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général Fix) 2 fr. 50

Compte rendu du Congrès SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé..... 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris..... 2 fr. 50

M. HAFFNER. — Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille, brochure..... 2 fr.

Annie BESANT. — Réincarnation, traduit de l'anglais par la doctoresse M^{me} Schultz, un vol. in-16 de 108 pages..... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : Le Credo chrétien. Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages..... 1 fr. 50

- R. A. : **Histoire de l'Ame**. Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages..... 2 fr. 50
- Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire**, œuvre d'un érudit, broché..... 6 fr.
- FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée**, nouvelle édition, 2 vol. in-4^e couronne, papier vergé..... 25 fr.
- REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience**, du règne minéral aux règnes humain et surhumain. 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50
- XXX. — **Comment ? Pourquoi ? Révélation**. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
- XXX. — **Au Pays des Esprits**, *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de PAPUS. 1 vol. in-16 de 432 pages..... 5 fr.
- SCHMITZ DU MOULIN. — **Les Chevaliers de la Lumière** (1^{er} fascicule) par MUHAMMAD ADIL. 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50.
- LÉON DENIS : **Après la mort**. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientif. et expériment., ses conséquences morales (17^e mille). 2 fr. 50
- **Christianisme et Spiritisme**. La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5^e mille)..... 2 fr. 50
- **Pourquoi la vie** (67^e mille)..... 0 fr. 15
- M^{me} ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité**. (Recommandé).. 3 fr.
- ROSSI, PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique**, traduit de l'Italien..... 2 fr.
- M. de KOMAR : **A travers l'Invisible**; contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.
- SAINTEAU (Fernand) : **Cours complet** de la science de l'Hypnotisme, du magnétisme et du massage..... 7 fr.
- MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant: Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.
- C. W. LEADBEATER. — **Le Credo Chrétien**, son origine et sa signification (traduit de l'anglais)..... 1 fr. 50
- L'ABBÉ JULIO : **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Prix..... 12 fr. »
- **Prières merveilleuses** 5 gravures..... 3 fr. 50
- **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio**, 4 gr. 3 fr. 50
- FABRE DES ESSARTS : **L'abbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait... 1 fr.
- **L'arbre gnostique** par SYNÉSIUS (Epuisé)..... 2 fr.
- M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort..** 0 fr. 60
- PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte**, mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7^e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.
- PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental**. 1 fr.
- **Etudes magiques et philosophiques**. Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.
- VICTOR DUEZ : **Fausse Doctrine et Croyances vraies**. 0 fr. 50

PARADIS-HOTEL

Cure d'Air — Séjour de Montagne

DINGY-PARMELAN PRÈS ANNECY

au pied du **PARMELAN** — 630 mètres d'altitude

Terrasses et Bosquets attenants à l'Hôtel

Chambres hygiéniques, Touring-Club,

BAINS ET DOUCHES — CHAMBRE NOIRE POUR PHOTOGRAPHES

Prix de la Pension, Chambre comprise, à Compter de 5 frs. par jour.

Vin compris. — Arrangements pour Familles.

DÉJEUNERS ET DINERS DEPUIS 3 FRANCS, VIN COMPRIS

Prière de retenir les chambres huit jours d'avance.

Le Propriétaire de l'Hôtel se recommande tout particulièrement pour ses vins qui proviennent directement de ses vignobles du Bordelais.

Boules de Cristal pour Médiums voyants

de 3 à 20 francs, selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite.

Supports des boules en bois noir, 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 selon la grandeur

Centenaire d'ALLAN KARDEC — Portrait du Maître

Edition d'une carte postale en simili-gravure.

Par unité, 0 fr. 10; par douze, 1 fr. ; par vingt-cinq, 1 fr. 75 ; par cinquante, 3 fr. ; par cent, 5 francs ; au-dessus de cent exemplaires à débattre.

Une de nos abonnées, M^{me} MARIUS GAS, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

AVIS. — LE PLATEAU ALPHABÉTIQUE, très connu en Allemagne et dans l'Est de la France, nous a été souvent demandé par nos abonnés. Il est plus pratique que le guéridon classique, et peut se placer sur une table ou tout autre meuble. Nous l'enverrons *franco* gare, avec son chariot, contre mandat-poste de 15 francs. Voir le « Guéridon alphabétique », sur notre catalogue.

DESSIN INÉDIT DU MÉDIUM FABRE

Photographie 22×22 non collée. 4 fr.

Représentant *La Nuit étendant sur la terre son mystérieux manteau.*

VINS DE BORDEAUX

Tout premier choix
recommandés aux lecteurs de la *Revue*,
pour lesquels il sera fait des prix spéciaux.

S'adresser à M. L. GACON (Gendre de Mme P.-G. LEYMARIE)
propriétaire à VILLENAVE DE RIONS, par LANGOIRAN (Gironde)

Rouge 150 francs la pièce de 228 litres.

Blanc 200 francs — —

(Pris à Bordeaux, frais de transport et de congé à la charge du destinataire)

On livrera par 1/2 et 1/4 de pièce.

La *Revue* recevra les commandes et les transmettra aussitôt à la propriété.

La Paix et le Désarmement par les Femmes

Association fondée à Paris en 1899.

*Autorisée en 1900 par le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur
sur l'avis du Ministre des Affaires Étrangères et du Préfet de Police.*

Œuvre Humanitaire et Universelle

sans distinction de Religions, d'Opinions politiques, ni de Nationalités.

PRÉSIDENTE FONDATRICE

Mme CAMILLE FLAMMARION

Officier de l'Instruction publique

Art. 5 des statuts: La cotisation annuelle est facultative et doit être envoyée
AU SIÈGE SOCIAL, à la Trésorière, ou à la Présidente de l'Association, « LA
PAIX ET LE DÉSARMEMENT PAR LES FEMMES », 16, rue Cassini, à Paris.

Médaille d'or à l'Exposition internationale de Paris, 1900

LA SANTÉ RENDUE A TOUS

NÉVRALGIES
MIGRAINES, NEURASTHÉNIE et toutes
MALADIES NERVEUSES, Guérison
certaine par les PILULES
ANTINEVRALGIQUES du D^r CRONIER

PRIX: 3 fr. LA BOÎTE avec Notice. Franco posta.
Dépôt: SCHMITT, Ph^{ies}, 75, Rue La Boétie. PARIS.
ET TOUTES PHARMACIES, FRANCE ET ÉTRANGER.

*Les pilules antinevralgiques du D^r Cronier
sont très recommandées*

VIENT DE PARAÎTRE

LE SECRET DE LA VIE

LE MYSTÈRE DÉVOILÉ. — LA VIE ÉTERNELLE

*Communications médianimiques dictées par le Curé d'ARS
à Madame LEFEBVRE, médium,*

L'entité spirituelle qui nous a donné maintes fois d'excellentes communications signées ; LE CURÉ D'ARS, vient de faire œuvre de charité en s'adressant cette fois à une modeste médium dans une série de conseils simples et de prières.

Ce petit recueil intitulé *Le Secret de la Vie* se vend 0 fr. 50 à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Médiums recommandés. — PARIS

M^{me} LAY-FONVIELLE, 26, rue d'Eylau. — Voyante.

M^{me} DE PONCEY, 42, rue Laborde. — Voyance. — Somnambulisme.

M^{me} PONTET, 4, avenue de Clichy. — Intuition.

M^{me} GAUFROY, 43, rue de Popincourt. — Voyante. — Lundi à Vendredi inclus, de 3 heures à 5 heures.

M^{me} MILIANE BELLET, 7, rue Condorcet. — Médium voyant. — Tous les jours, de 2 h. à 5 h. soir, dimanches et jours fériés exceptés.

Guérisons par la médiumnité.

M^{me} MARY, 71, Rue de la Mare. — Voyante. — Écrivain. — Guérisseuse. — Tous les jours de 1 heure à 5 heures, Jeudi et Dimanche exceptés.

M. MAJEWSKI, professeur de psycho-radiothérapie de massage magnétique, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, jeudi et dimanche exceptés, de 9 heures à 6 heures.

M^{me} MATHIAS, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

TH. DAREL

De la Spiritualisation de l'être : 1° par l'évolution ;
2° par la morale ; 3° par le psychisme.

Ouvrage contenant des règles précieuses à appliquer aux recherches psychiques, tant en ce qui concerne la *mediumnité* qu'au point de vue du développement relatif aux sciences occultes. Prix 3 fr. 50

La Folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique
(avec une préface du Dr G. Gyl).

Étude raisonnée de la folie et des désordres qui caractérisent l'anomalie des fonctions psycho-physiologiques. L'auteur y fait preuve d'une connaissance approfondie du double ou périsprit. Vues ingénieuses ; logique qui s'impose. Traduit en allemand par le Dr F. Hartmann. Prix 4 fr.

Le Peuple roi, essai de sociologie universaliste.

Ouvrage basé sur la connaissance de l'individu et des lois universelles. Brillant exposé des conditions les mieux propres à réaliser la *synarchie*, c'est-à-dire l'harmonie et l'équilibre dans l'état social actuel. L'auteur s'appuie évidemment sur les sciences psychiques pour établir sa conception spiritaliste du monde. Prix 3 fr. 50

La MORT, l'AU-DELÀ et la VIE dans l'AU-DELÀ

Par le Baron CARL du PREL

Traduit de l'allemand par M^{me} Agathe HOEMMERLÉ ; introduction par le colonel de ROCHAS. — 1 vol. in-8°, broché, orné d'un portrait. Prix : 3 fr. 50.

LA PERSONNALITÉ HUMAINE, SA SURVIVANCE, SES MANIFESTATIONS SUPRANORMALES.

Par F. W. H. MYERS.
Traduit par le Dr S. JANKÉLEVITCH. 1 vol. in-8°, broché. 7 fr. 50

LES VOIX LOINTAINES. I. — Le Stage, paroles de Là-Bas, par PAUL GRENDÉL. Prix, broché. 3 fr.

A. VAN DER NAILLEN

Dans les Temples de l'Himalaya. 3 fr. 50

Dans le Sanctuaire 3 » 50

Balthazar le Mage. 3 » 50

Les trois volumes. 9 fr.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 7.

1^{er} JUILLET 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

X

Revenons à l'histoire de l'évolution religieuse et suivons-en les nombreuses péripéties. Nous avons dit ce qu'a été le Christianisme primitif. S'inspirant de la Gnose — c'est-à-dire la connaissance, la science des anciens âges conservée par les Mystères sacrés — il est demeuré dans sa spiritualité native, jusqu'au jour où l'Eglise l'accapara, pour en faire ce que l'on

sait et ce que nous aurons à raconter avec quelques détails, après quoi nous aurons à dire, quel rôle il a joué jusqu'à nos jours... à dire, surtout, quel rôle il pourrait et devrait jouer ultérieurement, au cours de la future évolution (1).

Ce que nous savons, répétons-le, c'est qu'il fut tout d'abord amour, pureté, simplicité, désintéressement... Qu'est-il devenu ? Égoïsme, matérialité, simonie, association de toutes les passions autocratiques, qui n'ont reculé devant rien pour satisfaire les convoitises d'ambitions démesurées.

Le Christianisme primitif a commencé par le discours sur la montagne : « Heureux les miséricordieux qui procurent la paix — Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice — Donnez à celui qui vous demande — Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans les cieux. »

Cet autre pseudo-christianisme — celui de l'Eglise — qui a succédé au premier a commencé par les massacres des Albigeois, a poursuivi son œuvre démoniaque par les procès de sorcellerie et les autodafés de l'inquisition, pour finir par les dragonnades, la Saint-Barthélemy et les guerres de religion.

Là-bas, l'œuvre divine, ici, l'œuvre des hommes... et quels hommes ! C'est par l'emploi de procédés inqualifiables que s'est opéré l'effondrement. C'est dogme après dogme, que s'est lézardé, puis effrité, le monument élevé par le Galiléen, et c'est du milieu des débris du temple sacré, c'est au sein même du sanctuaire, qu'a lentement mais progressivement surgi l'audacieuse statue du pape, l'homme néfaste qui, du haut de son trône et d'un bout du monde à l'autre, a semé les scandales, dévoyé les esprits et avili la conscience humaine, après l'avoir achetée au plus bas prix.

Mais n'anticipons point. L'on sait sur quel sol mouvant repose la canonicité des écrits du Nouveau Testament et particulièrement celle des Evangiles. Nous avons raconté par l'emploi de quel procédé bizarre ont été adoptés les quatre Evangiles choisis entre combien d'autres. Nous n'y reviendrons donc, ici, que d'une manière occasionnelle.

Le malheur, c'est qu'il y en a eu beaucoup trop de ces évangiles primitifs. Il aurait dû n'en exister qu'un seul, celui de la « Bonne nouvelle » apportée par Jésus lui-même et c'est justement celui-là qui nous manque, celui-là qu'il aurait dû écrire et nous laisser comme « Testament » véritable et définitif. S'il l'eût fait, que d'erreurs, que de folies et que de mensonges il eût épargnés aux pasteurs chargés de paître les brebis de son

1. Dans les pages d'histoire qui vont suivre, nous avons — entre autres auteurs consultés — résumé ou paraphrasé à grands traits, de nombreux passages du remarquable ouvrage d'Eugène Nus, *Vivisection du catholicisme*.

premier troupeau... sans parler de leurs successeurs. Comment n'a-t-il pas prévu qu'en dépit de toute la bonne volonté de ses rédacteurs, sa pensée serait travestie de mille façons, que chacun d'eux l'interpréterait à sa guise et, chose bien plus grave, que, sans souci des plus élémentaires vraisemblances, ils le feraient se contredire lui-même, non contents de se contredire entre eux ?

Regrets superflus, plaintes intempestives. Il faut croire que les Guides de l'humanité n'ont pas jugé bon que ces enseignements nous fussent transmis d'une manière plus explicite. La vérité ne doit sans doute pas nous être révélée dans son immédiate intégralité. Il faut que nous la cherchions, que nous la découvrons, non sans peine, car c'est en raison même des efforts que nous faisons pour l'extraire de la gangue d'erreurs qui l'entoure, que nous arrivons à nous l'assimiler dans les meilleures conditions possibles.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui constaté que longtemps avant la rédaction définitive des quatre Évangiles déclarés canoniques, bien des lambeaux de ces futures biographies qui nous ont si imparfaitement renseignés sur la véritable histoire de Jésus, circulaient déjà dans les diverses Églises à l'état de récits traditionnels. Ce qui, d'autre part, est indéniable, c'est que les fables dont fut entourée l'enfance du fils de Marie furent empruntées aux chroniques symboliques des Messies étrangers, dans le but d'illustrer le berceau du Christ occidental... tels que la crèche, l'étoile des mages, la virginité de sa mère, le massacre des innocents, la fuite en Égypte et combien d'autres détails qui, pris à la lettre, semblent des contes enfantins, mais qui, en réalité, appartenaient à la catégorie des allégories symboliques dont les Gnostiques faisaient un fréquent usage dans leur enseignement.

L'on sait, en effet, que la Gnose, science du passé, embrassant la totalité des conceptions mystiques des Sages de l'Inde et conservées dans les Mystères, fut la source où puisèrent Pythagore, Platon et autres initiés. De l'Égypte, ces idées passèrent en Grèce, comme en Asie Mineure, où nous trouvons Apollonius et Simon le mage dont la double légende côtoie celles de Jésus et des Apôtres. Grande et noble figure s'il en fut, que cet Apollonius de Tyane, incompris par les uns qui l'ont appelé un enthousiaste égaré, bafoué par les autres qui l'ont qualifié de charlatan, voire même d'imposteur et qui, en dépit des uns et des autres, n'en fut pas moins le plus célèbre philosophe du monde greco-romain, plus encore « un des plus grands êtres de notre terre » suivant l'expression de l'un de ses biographes les plus sérieux et les mieux renseignés.

Aussi, nous apparaît-il comme un véritable reflet du Nazaréen et même dans des conditions telles, que tandis que la divinité de ce dernier ne s'éta-

blit que lentement, la demi-divinité du philosophe de Tyane, au contraire, se répandit bruyamment et avec un éclat extraordinaire. Comme Pythagore, le maître grec, il eut des disciples enthousiastes ; on lui éleva des statues, on lui dressa même des autels. Cent cinquante ans après sa mort, l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère, fit écrire par Philostrate la vie du grand penseur et soixante ans plus tard, Aurélien lui fit construire un nouveau temple. Les Pères de l'Eglise s'occupèrent de lui et Eusèbe de Césarée le mit au rang des philosophes les plus illustres.

Que disait-il donc ? De grandes, d'admirables vérités telles que celles-ci : « La terre est à tous les hommes. Nous sommes tous fils de Dieu. Rien ne périt, ce sont les formes transitoires seules qui passent. Personne ne meurt qu'en apparence. Le changement de « l'être en devenir » semble être la naissance et le changement du « devenir en l'être » paraît être la mort ; mais en réalité nul ne naquit, ni ne mourut jamais, car l'être est toujours le même, ses seuls changements étant le repos et l'activité. »

Mais revenons à nos Evangiles. A quel moment du 1^{er} siècle apparurent ces premiers écrits ? Il est difficile de répondre à cette question, car la date est fort incertaine. A la propagande orale des premiers narrateurs racontant les choses de mémoire et répétant, sans cesse, les mêmes détails sur la crucifixion et la résurrection de Jésus, succédèrent les broderies diverses que superposèrent les imaginations orientales, sur ce canevas tout simple mais prodigieusement élastique. C'est dans un nouveau cycle de merveilleux, qu'entraîna la littérature pieuse, toutes voiles dehors et c'est à de véritables romans chrétiens que servit de base la biographie déjà légendaire du Galiléen, avec sa naissance de nature anormale, les miracles qu'on lui prêta et les paroles qui lui furent attribuées.

Combien y en eut-il de ces romans, sincères à coup sûr, mais non moins fantaisistes que bien intentionnés ? Qui saurait le dire ? Les exégètes n'en connaissent qu'une cinquantaine, mais c'est peut-être par centaines que l'on aurait pu les compter, s'il faut en croire saint Jérôme lui-même. Il y en eut de toutes sortes : de sérieux, de naïfs, de fantasques et même de grotesques à n'en pas douter. Tous les inventeurs de prodiges délayèrent à l'envi le thème messianique en variations plus ou moins hétéroclites.

Or, c'est dans ce monceau de productions disparates qu'il fallait choisir... Et pourquoi n'en a-t-on pris que quatre ? Ne cherchez pas, les Pères vont nous le dire et péremptoirement. Écoutez saint Irénée : « L'Eglise, nous dit-il gravement, est répandue dans le monde entier, or, le monde a quatre régions, il faut donc quatre Evangiles répondant aux quatre points cardinaux. » « Ce n'est pas tout, ajoute saint Cyprien, avec une gravité non moins comique ; le Paradis terrestre n'avait-il pas quatre fleuves ? Eh bien, c'est encore pour cela qu'il nous faut quatre Evangiles. » Ces raisons ne vous

paraissent-elles pas suffisantes ? C'est qu'alors vous êtes par trop difficiles.

Comme rédacteurs de ces quatre Evangiles, l'on choisit également quatre Evangélistes assurément dignes de toute confiance, puisque ce sont deux disciples de Jésus, le secrétaire de saint Pierre et le chroniqueur de saint Paul. Quant aux autres écrits, d'où qu'ils vinssent, gnostiques ou non, ils furent évincés et dédaigneusement qualifiés d'apocryphes.

C'est fort bien ; mais une chose restait à faire, c'était de classer, dans leur ordre chronologique, ces quatre compilations acceptées et désormais déclarées canoniques et Dieu sait quel mal se sont donné les exégètes pour établir ce classement. L'opinion commune est que Mathieu vint le premier et que Marc passe pour son copiste. Mais est-ce bien sûr ? Ne pourrait-on pas supposer tout aussi bien et même mieux, que l'évangile de Mathieu est une amplification de celui de Marc, plutôt que celui de Marc une réduction de l'écrit de Mathieu ? Dans cette hypothèse, Marc serait le premier des trois « synoptiques » ainsi qualifiés, parce que sur la personne du Christ ils professent la même doctrine — doctrine hérésiarque au premier chef, du reste, puisqu'ils ne le considèrent pas comme Dieu — Luc venu bon troisième, lequel nous avoue très franchement qu'il a emprunté sa chronique aux traditions courantes, connues sous le nom de *Logia*, paraît s'adresser spécialement aux fidèles inféodés à saint Paul.

Quant à l'évangile de Jean qu'on suppose avoir été écrit par deux mains — peut-être davantage — il est selon toute apparence un produit des Christo-platoniciens d'Alexandrie ou d'ailleurs, sinon dans son ensemble, tout au moins en ce qui concerne sa partie mystique.

Maintenant, se présente une autre question. A quelle époque, le triage des Evangiles a-t-il été fait ? Est-ce au ^{II}^e siècle ? Les historiens pieux diffèrent sur la date précise. Les uns la mettent sous Trajan, les autres, sous Adrien, d'autres enfin se demandent comment il se fait qu'aucun des Pères qui vivaient dans les environs de l'an 150, pas plus Clément de Rome que Polycarpe, n'ait fait la moindre allusion à ce fait qui certes avait bien son importance.

Cela, somme toute, ne nous intéresse pas d'une façon absolue, mais ce qui est bien autrement grave, c'est que ce canon sacré, base invariable et conséquemment intangible de la doctrine chrétienne a été révisé, voire même « refondu » en de nombreuses circonstances. L'historien de Potter ne déclare-t-il pas, avec preuves à l'appui, qu'une première révision a été faite dans le ^{IV}^e siècle, sous Justin martyr et puis qu'une seconde fut opérée par saint Jérôme qui en convient lui-même ? Toujours est-il que cent ans plus tard, l'empereur Anastase fit procéder à de nombreuses rectifications, suivant le témoignage de saint Victor. Plus tard encore, l'empereur Charlemagne, à l'âge de 72 ans, convoqua des savants grecs et syriens pour

« corriger » les saints Evangiles. Et enfin, Sixte-Quint entreprit une refonte définitive qui, faite à deux reprises, eut pour résultat la correction de « plusieurs milliers » de passages... Et après d'aussi prodigieuses manipulations, n'est-on pas en droit de se demander ce qui subsiste encore de la première édition des quatre Evangiles primitifs ? Quant aux discordances qui éclatent entre ces divers écrits émanés d'une prétendue inspiration divine, inutile d'en établir le décompte ; elles abondent.

Eh bien, peu importe tout cela, dirons-nous, en dépit de ces inquiétantes constatations. Acceptons ces Ecritures telles qu'on nous les présente. Qu'il nous suffise de voir briller, çà et là, dans cet amoncellement de débris, quelques perles de grand prix, quelques rubis, quelques diamants dont les feux étincellent... or, diamants et rubis ne s'y trouvent-ils pas ?

Combien ne sommes-nous pas ravis par tels passages d'une incomparable beauté. Combien n'y trouvons-nous pas de hautes et nobles conceptions qui nous ouvrent des horizons immenses, sur la nature divine de notre race, sur le rôle fondamental des fraternités humaines, sur l'importance exclusive des réalités spirituelles, sur la signification de la vie et de ses transcendances destinées, enfin sur l'amour du Père qui est dans les cieux pour ses enfants dont la terre est temporairement la demeure ! Ne sont-ce pas là des bases suffisantes pour y établir une religion de tendresse, de justice et de vérité ? — Eh bien, c'est de cette religion-là, que Jésus fut, sinon le fondateur, du moins le nouveau révélateur, dans notre monde occidental.

Examinons, maintenant, étant donnés les éléments constitutifs de la doctrine chrétienne primitive, quel rôle elle a joué dans la première Eglise, puis au travers de quelles péripéties, elle est arrivée à s'incarner dans l'humanité des temps dits évangéliques, s'étendant ensuite, s'élargissant au point de devenir l'un des facteurs les plus caractéristiques de la société des siècles qui suivirent.

La première Eglise, disons plutôt les premières Eglises, car l'on en fonda un nombre considérable, étaient dirigées par un Evêque (*Episcopus*, en grec ; *Episcopus*, en latin, qui signifient surveillant).

Ce personnage et sa fonction, constatons-le en passant, étaient d'importation païenne ; car sa mitre, emblème persan, rappelait le Mythe solaire. Cet Evêque, donc, était le chef élu de confréries qui n'étaient rien d'autre que des filles quelque peu dégénérées descendant plus ou moins directement de l'ancienne Initiation hermétique. Chacune d'elles avait ses Mystères et ses rites particuliers, chose toute naturelle, du reste, puisque les toutes premières Eglises chrétiennes, ainsi que nous l'avons déjà dit, furent, elles aussi, de véritables sociétés secrètes, avec leurs formules, leurs rites et leurs signes sacramentels qui plus tard, furent appelés des « Sacrements ». Aussi, sommes-nous autorisés à constater que la première forme

religieuse ne fut pas sans analogie avec celle des francs-maçons lesquels plus tard, vinrent combattre cette religion, qui, progressivement dévoyée par ses prêtres, foula aux pieds la belle devise : Liberté, Egalité, Fraternité, résumant en réalité la « Bonne nouvelle » apportée par l'Evangile primitif.

Mais revenons à notre Episcopus et disons tout d'abord qu'il s'entoura de diacres pour se faire aider par eux dans la direction de l'Eglise. Ces diacres, quelque modestes qu'ils fussent, dès le début, virent diminuer peu à peu l'importance de leurs attributions, à mesure que l'Eglise s'étendait, croissait en son évolution ascendante — sauf, toutefois, ceux de l'Evêque de Rome qui, devenu pape, s'entoura de cardinaux — simples diacres d'autrefois — dont les pouvoirs, la morgue et l'opulence ne tardèrent pas à prendre les proportions scandaleuses que l'on sait.

A côté des diacres, il y avait des diaconesses, veuves ou matrones respectables, tout spécialement chargées de la surveillance et de la direction morale des jeunes brebis du troupeau.

Telle fut, à peu près, l'organisation de ces premières Eglises (mot tiré du latin *ecclesia*, assemblée) dont le nom s'appliqua, par la suite et par extension, aux édifices consacrés au culte. Mais à l'exemple de Jésus qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, les premiers néophytes n'eurent guère pour églises que de simples carrefours, sauf à Rome dont les catacombes abritèrent leurs assemblées secrètes.

Ce calme relatif ne fut que passager. Voici que se complique la situation, que s'exaspèrent les passions, que se déchaînent les fanatismes. Avant même la fin du premier siècle, commence la lutte sociale. Tout d'abord la religion seule est en cause. L'on ne s'attaque encore qu'aux faux dieux, mais le César romain n'était-il pas le plus faux de ces dieux? Comme tel, il subit le sort de ses pareils. A partir de Domitien qui, le premier, se fit proclamer Dieu de son vivant, la divinité de l'empereur ne tarda pas à devenir une institution armée de tous les pouvoirs de la loi. C'est la « religion d'Etat » ; qui la repousse est rebelle. Et c'est en refusant de rendre hommage à l'effigie de l'empereur, que les Chrétiens, par ce fait même, ouvrirent les hostilités. L'Empire s'est défendu. De là l'ère des persécutions dont nous avons raconté ailleurs les inexpiables forfaits. — Epoque de haines féroces, de cruautés inimaginables et d'un tel fanatisme extravagant, que les persécutés, eux-mêmes, pris d'une inconcevable folie, se ruaient au martyre avec une exaltation farouche.

« Il faut désirer le martyre, s'écriait saint Cyprien, et le rechercher de tout son pouvoir. Songez que vous régnerez et jugerez avec Jésus-Christ, notre Seigneur; que l'idée de ces jouissances futures vous fasse donc fouler aux pieds nos souffrances présentes. » Et il faut croire que ces étranges

exhortations répondaient à l'état d'esprit de ses contemporains déséquilibrés, car il y eut des moments où la soif des supplices fut telle que les persécuteurs, au dire de Justin et de Tertullien, pouvaient à peine suffire à prononcer toutes les condamnations qu'on venait leur réclamer. — « Mais, criaient les juges débordés, il ne vous manque ni des précipices pour vous y jeter, ni des cordes pour vous pendre, allez-vous-en donc et laissez-nous en repos ! »

Incompréhensible perversion de la conscience humaine ! Qui leur eût dit, alors, à ces Chrétiens persécutés, qu'un jour viendrait, où leurs successeurs deviendraient persécuteurs à leur tour, et qui pis est, se massacraient entre eux dans l'exacerbation de leur impitoyable intolérance ?

Oui, certes, déjà détraqués, ces fanatiques des premiers siècles, car voici que l'histoire impartiale nous raconte de son impassible voix d'airain, de bien vilaines choses sur les mœurs de ces chrétiens... disons plutôt de ces pseudo-chrétiens si scandaleusement dévoyés. Ah, nous ne sommes plus au temps des Origène, des Apollonius, des Ménandre, des Saturnin, des Valentin et de combien d'autres ! — brillante pléiade de philosophes, d'érudits, de poètes, tous plus ou moins émergés de la Gnose — qui, vainement, essayèrent de pousser la doctrine nazaréenne vers les hautes régions de la spiritualité. C'est, entraînés par un courant diamétralement inverse, que nous voyons rouler vers les pires excès qu'inspire le culte éhonté de la matière, la plupart de ces évêques, prétendus « conducteurs des peuples chrétiens »... Hélas ! tels prêtres, tels fidèles.

Et par qui nous sont révélées ces tristes choses ? Ce n'est pas seulement par des contemporains, par des Gentils non convertis, mais encore par quelques Pères de l'Église demeurés purs et que révoltaient les scandales auxquels les Églises nouvelles servaient publiquement de tréteaux. « Chaque prêtre, écrit saint Cyprien, court après les richesses et les honneurs, avec une ardeur, une convoitise insatiables. Les évêques sont sans religion, les femmes sans pudeur ; partout règne la friponnerie ; l'on jure et l'on se parjure. Les évêques abandonnent leur chaire pour courir aux foires et aux marchés. Toujours il leur faut de l'argent, tandis que leurs frères meurent de faim, et c'est par des usures infâmes qu'ils grossissent leurs trésors. »

Tertullien n'est pas moins sévère dans le jugement qu'il porte sur ses coreligionnaires et en quel style original — style aux senteurs culinaires — il formule son ironique mercuriale. « Vos agapes, leur dit-il, se mitonnent dans des marmites. Votre foi se réchauffe au feu de la cuisine. Vous avez pour Dieu, votre ventre, pour temple, vos poumons, pour autel, vos intestins, pour prêtre, votre cuisinier, pour Saint Esprit, le parfum de vos sauces... et que n'aurais-je pas à dire, encore, de vos mœurs infâmes entre frères et prétendues sœurs en religion ? »

Ce genre de dépravation, triste héritage du paganisme à son déclin, ne respectait même pas les lieux sacrés, car une assemblée d'évêques réunis en l'an de grâce 300, défendit aux femmes de veiller dans les cimetières, « où souvent se commettaient de graves désordres, sous prétexte de prières faites pour les morts. »

Abrégeons ces détails plus que répugnants; laissons les cœurs, disons plutôt les sens de tous ces êtres déséquilibrés et pervers, en proie à ce que nous qualifions aujourd'hui de névroses et étudions les cervelles. Voyons ce que sont devenues les pures idées des temps apostoliques, dans ce pandémonium de passions poussées sur un terrain qui n'avait pas été préparé pour elles. Voyons de quels éléments va se former, puis de quel creuset louche va sortir cette fameuse « orthodoxie », de l'Église qui, depuis tant de siècles, a été marquée du sceau de l'inviolabilité, se décernant à elle-même le titre de vérité divine.

Les deux premiers siècles n'eurent aucune notion de la doctrine du « Dieu fait chair ». La phrase plus ou moins symbolique ou gnostique, ou simplement paulinienne, adressée aux Corinthiens parlant de Jésus « par qui toutes choses ont été faites » — allusion qui, du reste, ne concernait que le Logos et qui, fort incorrectement, fut incorporée dans ce passage — n'implique nullement ce qu'on nomma plus tard dans les extravagantes discussions des conciles la « consubstantialité » et la « co-éternité ». N'est-ce pas le même Apôtre qui écrit aux Ephésiens : « Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ vous donne l'esprit de sagesse. » Jésus n'est donc pas Dieu, puisqu'il est ici placé sous la dépendance immédiate du Dieu, seul unique et suprême. Qu'on lui attribue l'un quelconque des noms empruntés à la Gnose : Eon, Hypostase ou Démiurge, peu importe, puisqu'il n'en est pas moins avéré qu'il a été créé par le Père, en dépit de la fable de la Vierge mère et de toutes les fantaisies concomitantes de la mythologie chrétienne — vaste champ d'hypothèses invraisemblables qui n'en sont pas moins devenues la matière de tant de dogmes plus ou moins absurdes.

Combien plus simple et plus grandiose était la conception première du Logos des Gnostiques, créant le monde par émanation de son amour et suscitant, de temps à autre, des Messies pour instruire et remettre en bon chemin l'humanité quand elle s'égare en son ignorance. Mais cela n'eût pas suffi à l'imagination dévoyée des dogmatisants. Il fallait inventer une divinité tout à la fois plus miraculeuse et plus tangible dont l'image pût être offerte à l'adoration des foules à demi-païennes qui n'admettaient dans leur panthéon d'autres déités que des idoles de bois, de métal ou de pierre.

(à suivre).

ED. GRIMARD

Vieille chronique de l'Au-Delà

*Dédiée à MM. W. Crookes,
Ch. Richet, A. de Rochas,
C. Flammarion, etc., etc...*

En 188... nous nous réunissions tous les samedis soir en petit cénacle spirite chez notre ami G. S..., à Bordeaux. Il y avait là deux jeunes femmes assez bons médiums qui tombaient aisément en état de transe, mais nous donnaient en général des communications quelque peu banales, comme cela n'arrive que trop souvent.

Un soir que la séance avait été exceptionnellement animée et où nous sentions en quelque sorte flotter autour de nous des présences invisibles, la voix de notre ami Faber éclata subitement comme un coup de clairon.

Nous nous retournâmes vers lui. Il était debout, dormant, saisi lui aussi par la mystérieuse puissance.

Pendant près d'une heure, avec une parole vibrante, chaude, colorée, il nous fit un éloquent et rapide exposé de l'histoire de la Convention, nous donnant en quelques mots, de chaque acte, de chaque geste, de chaque date les conséquences qu'ils avaient eues sur les destinées de la France. Ce fut profondément saisissant.

Soudain la personnalité qui se manifestait changea et voici l'étrange communication que nous reçûmes :

— Que fait-on donc ici ?

— Vous le voyez, répondit notre amphitryon, nous cherchons à entrer en relations avec des désincarnés.

— Ah ! oui, vous faites du spiritisme ; prenez garde, quels que soient sa patrie et son siècle, la science officielle a toujours été de la race des tortues. Elle en a adopté l'allure et ne souffre pas qu'on la devance. Pour peu que vous soyez *quelqu'un*, il vous arrivera ce qui m'est arrivé à moi-même.

— Nous sommes n'importe qui. Mais vous, qui êtes-vous donc ?

— Mon nom ? Oh ! il ne vous dira rien. Je m'appelais en ce temps-là Kyphonotos, et, quoique bien oublié maintenant, j'étais l'un des premiers savants de mon siècle.

Je ne sais si quelque sourire vint aux lèvres de l'un de nous, car il reprit :

— Ne riez pas. Le nom de Kyphonotos fut aussi retentissant en Grèce sous le règne du grand Thésée que peut l'être de vos jours celui du plus illustre de vos hommes de science. Malheureusement je n'étais pas de la famille des tortues, et cela m'a coûté cher.

— ConteZ-nous la chose. Voulez-vous ?

— Volontiers. Aussi bien cela vous pourra-t-il servir de leçon :

« Vers la septième année du règne de Théséus, un berger du nom de Magnès trouva, dans les montagnes de Thessalie où paissaient ses troupeaux, une pierre qui lui parut intéressante par sa couleur, par sa cristallisation singulière et par son éclat métallique. Il la ramassa. Mais voilà que l'ayant posée par hasard à côté de quelques menus objets en fer, il vit ces objets se précipiter sur la pierre.

Grand ébahissement de notre homme, lequel cependant ne perd point la tête. Il renouvelle l'expérience et, devant le succès constant qu'il obtient, il se dit qu'un semblable talisman doit nécessairement procurer quelque profit à celui qui l'a découvert ; aussi, plein de ces judicieuses réflexions, il confie à d'autres la garde de son troupeau et part à la conquête de la fortune.

De village en village il va, octroyant généreusement à tous, — moyennant quelque menue monnaie, — le privilège de contempler les effets merveilleux de sa pierre magique.

De proche en proche sa renommée s'étend, si bien qu'un jour il voit arriver chez lui une commission de savants délégués à fin d'enquête par une académie de la ville la plus spirituelle d'alors : j'ai nommé Athènes.

L'un d'eux prend la parole :

— Tu es bien le nommé Magnès ?

— Oui, citoyen.

— Et c'est toi qui exploites par des tours de passe-passe la crédulité publique ?

— Je n'exploite point la crédulité publique et ne fais point de tours de passe-passe. J'ai découvert...

— Oui, oui, nous connaissons ton boniment ; mais n'espère pas nous en conter comme à tous tes campagnards imbéciles. Tu as devant toi les plus grands savants de l'Hellade, des hommes qui passent leur vie à scruter les lois de la nature.

— Citoyens, croyez que je suis fort honoré de votre visite et que je ne veux point vous en conter, comme vous dites. Daignez m'accorder un instant d'attention et je vous montrerai le phénomène que j'ai découvert.

— Je te dis que c'est inutile ; tu ne nous leurreras pas.

— Je n'en ai aucunement le désir.

— Non ; tu voudrais simplement nous montrer des objets qui marchent tout seuls, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, lorsque j'en approche une pierre que je possède.

— Où est-elle, cette pierre ?

— La voici.

— Eh bien, fais bouger cette drachme.

— Je ne peux pas, cette drachme est en argent et ma pierre n'attire que le fer.

— Ton raisonnement ne tient pas debout. Si elle agit sur le fer, il n'y a aucune raison pour qu'elle n'agisse pas sur l'argent. Mais n'importe : voilà un bouclier, fais-le mouvoir.

— Ce n'est pas possible ; ce bouclier est trop lourd.

— Allons, allons, tu te moques de nous ; mais je te confondrai même en acceptant tes exigences absurdes. Tiens, tu vois ces clous sur cette table ?

— Oui.

— Ils ne sont pas trop lourds, je suppose. ?

— Non certes.

— Eh bien, attire-les.

— C'es. facile.

Et Magnès fit un pas vers la table.

— Ah ! mais n'avance pas ! je te le défends. Voyez-vous ça ! Tu voulais, aller attacher quelques fils invisibles, n'est-ce pas ? Avec nous, mon cher il n'y a pas moyen.

— Je ne veux rien attacher du tout, mais ma pierre n'agit pas à une telle distance.

— Parbleu ! je m'en doute bien. Elle n'agit pas parce que ton bras n'est pas assez long pour manigancer tes petits trucs. Je savais bien que nous découvririons tes supercheries. Tu attaches de menus objets au moyen de cheveux et tu fais croire aux badauds que c'est ta pierre qui les attire. Mais nous ne sommes pas des idiots ; nous savons que pour faire mouvoir un objet quelconque il faut tout d'abord le toucher. Toute autre supposition est contraire au bon sens, contraire aux lois de la nature et conséquemment impossible et absurde.

— Zeus me garde de vous contredire ! C'est absurde et impossible, puisque vous l'affirmez, vous les premiers savants du monde. Aussi, je ne dis pas que *ce soit possible*, je dis seulement *que cela est*.

— Tu es un ignare et tu as la prétention de nous enseigner ! La cause est entendue, n'est-ce pas, mes illustres confrères ?

— Oui, oui, la cause est entendue.

Et, sur ce, les illustres confrères allèrent rédiger un rapport écrasant de logique et d'ironie contre « le prestidigitateur Magnès... » ce qui, du reste, n'empêcha point la fameuse pierre de continuer à attirer le fer.

Quelques années s'écoulèrent et la réputation de Magnès alla toujours grandissant. Cela devenait scandaleux ; si bien qu'un jour quelques amis vinrent me trouver et me dirent :

« Il est temps de mettre fin à cette imposture. Or toi seul, Kyphonotos, possèdes une compétence suffisante pour mener à bien cette tâche et une

autorité scientifique telle que personne ne songera à discuter tes conclusions. Le pays tout entier est exploité par ce charlatan ; ton devoir est de le démasquer. »

Je me laissai convaincre sans peine, car je partageais moi-même l'indignation de mes amis. Je vins donc chez Magnès ; j'obtins peu à peu sa confiance, et notre homme, qui ne gardait pas rancune aux savants, me permit tout contrôle sur ses expériences.

Stupéfait de constater des résultats auxquels j'étais loin de m'attendre et contraires à toutes les lois de la nature connues jusqu'à ce jour, je me décidai, après de longues hésitations, à écrire un livre où je relatais en détail mes expériences avec Magnès.

J'affirmais entre autres choses que des objets en fer, placés sur une balance, augmentaient ou diminuaient de poids suivant que Magnès présentait sa mystérieuse pierre au-dessous ou au-dessus du plateau.

Ah ! il fallut voir comme mon livre fut accueilli. Je fus baloué, chahuté, tourné en ridicule ; mes meilleurs amis me renièrent, et ceux-là mêmes qui étaient venus chez moi, exaltant ma compétence et mon autorité scientifique « dont personne ne pouvait songer à discuter les conclusions » furent les premiers à dire que je n'étais qu'un naïf imbécile, incapable d'une observation sérieuse.

Ceci vous prouve, messieurs, que, de mon temps déjà, les savants, ou soi-disant tels, se considéraient comme les dépositaires de la science intégrale et ne permettaient pas à la nature d'obéir à d'autres lois que celles qu'ils croyaient connaître.

Voilà mon histoire, messieurs, ou plutôt voilà l'histoire de tous ceux qui osent pousser leurs investigations dans des domaines que la science officielle considère *a priori* comme inexplorables et, qu'en conséquence, elle nie.

Ceux-là, s'ils sont obscurs on les dédaigne ; s'ils sont illustres, on les prend en pitié et on les regarde soit comme des victimes du surmenage intellectuel, soit comme des naïfs qui se sont sottement laissé bernier, soit enfin comme des « bluffers » qui veulent simplement faire parler d'eux.

Vous avez un proverbe qui prétend que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois. Si l'on parle des vrais aveugles, la chose est possible ; mais si l'on parle d'aveugles volontaires, d'aveugles professionnels, ce proverbe-là se trompe.

Les rois de ce pays-là sont ceux qui ferment le plus énergiquement les yeux à la lumière.

A bons entendeurs, salut.

La voix se tut et Faber s'éveilla. Tous, nous gardons le silence.

— A quoi pensez-vous donc, nous dit-il ?

— Nous songions, répondit S... que la science est comme une banque. En refusant de remplacer ses vieilles pièces démonétisées par de la monnaie nouvelle, elle se condamne elle-même à la faillite.

— Bah ! conclut Robur, qu'importe à l'absolu ces faillites de nos sciences transitoires ? La faillite de l'alchimie a donné au monde la chimie moderne, et c'est sur les ruines de l'astrologie que l'astronomie épanouit aujourd'hui ses plus lumineux soleils.

S. HENRIQUET

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

Par A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (suite).

§ 10

DE LA PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS

La préexistence de l'âme étant établie, ses transmigrations ne pouvant plus être contestées, il reste à examiner la question de savoir où devront être subies les diverses réincarnations qui en sont la conséquence. Sera-ce toujours sur la terre ou dans d'autres planètes ?

Pierre Leroux, dans son livre *De l'humanité*, ne distingue pas. D'après lui l'âme reste attachée à la terre. Ce serait donc dans ce lieu qu'elle devrait accomplir les diverses transformations auxquelles elle peut être soumise.

Cette opinion ne doit évidemment pas être admise. Sans doute, si l'âme est demeurée stationnaire, ou si elle n'a pas fait de suffisants progrès, on conçoit parfaitement qu'à son retour dans la vie mondaine, elle soit renvoyée de nouveau sur la terre, si c'est là qu'elle a subi sa dernière épreuve.

Mais si elle a progressé, si elle a su employer utilement le temps de sa dernière incarnation, n'est-il pas juste qu'elle aille habiter l'un des mondes supérieurs, de même que, si elle eût failli d'une manière grave à ses obligations, elle eût été exposée à descendre dans les mondes inférieurs. Cela paraît si naturel que l'on se demande comment il peut y avoir question sur ce point.

Mais, me dira-t-on, et c'est là la seule objection que l'on puisse soulever, où est la preuve que les autres planètes, qui roulent dans l'espace, sont également habitées ? La preuve, répondrai-je ? Elle est toute simple, nous

(1) Voir les numéros de la *Revue* depuis 1905, et janvier à mai 1906.

la trouvons dans leur existence même, telle que nous l'ont fait connaître les savantes découvertes de Copernik, de Galilée, et de tous ceux qui sont venus après eux. Comment supposer en effet qu'ayant été créées en même temps que la terre, ayant reçu les mêmes règles, ayant été soumises aux mêmes évolutions, elles puissent avoir d'autres destins ? Eh ! quoi, Dieu avait à sa disposition les planètes nombreuses de toute condition, et c'est l'une des plus infimes et des plus misérables qu'il aurait choisie exclusivement pour servir de demeure unique aux hommes ? quel est celui qui oserait soutenir une pareille aberration ? N'y aurait-il pas une singulière étroitesse de vue à vouloir qu'il en a été ainsi ?

L'on ne s'y est pas trompé dès le principe. Dès le moment que le système de Galilée a été connu et apprécié, dès le moment qu'il a été admis que chacune des planètes dans le ciel était peuplée, devait, comme la terre accomplir sa révolution autour du soleil, il a été évident pour tous qu'elles formaient, dans leur ensemble, l'analogie du globe, et que dès lors elles avaient, les unes et les autres, reçu la même destination.

C'est ce que l'Église n'a pu méconnaître, et c'est pour cela qu'elle a combattu aussi longtemps qu'elle l'a pu et par tous les moyens possibles les progrès que l'Astronomie avait faits et faisait chaque jour. On en trouvera la preuve dans cette lettre citée par Flammarion, laquelle émane du R. P. Gazrée, recteur du collège de Dijon, trois ans après la mort de Galilée, soit en 1645.

Voici en effet ce que ce prêtre écrivait à Gassendi, illustre astronome, un des plus fermes propagateurs de la doctrine nouvelle :

« Songe, lui disait-il, moins à ce que tu penses toi-même, qu'à ce que
« penseront la plupart des autres, qui, entraînés par ton autorité *ou par*
« *les raisons*, se persuaderont que le globe terrestre se meut parmi les pla-
« nètes. Ils concluront d'abord que si la terre est, sans aucun doute, une
« des planètes, *comme elle a ses habitants, il est bien à croire qu'il en*
« *existe aussi dans les autres et qu'il n'en manque pas non plus dans les*
« *étoiles fixes ; qu'ils y sont même d'une Nature supérieure, et dans la même*
« *mesure que les autres astres surpassent la terre en grandeur et en perfec-*
« *tion*. De là s'élèveront des doutes sur la genèse qui dit que la terre a été
« faite avant les astres, et que ces derniers n'ont été créés que le quatrième
« jour, pour illuminer la terre et mesurer les saisons et les années. Par
« suite toute l'économie du verbe incarné et la vérité angélique seront
« rendues suspectes.

« Que dis-je ? Il en sera ainsi de toute la foi chrétienne elle-même, qui
« suppose et enseigne que les astres ont été produits par le Dieu créateur,
« non pour l'habitation d'autres hommes ou d'autres créatures, mais seule-
« ment pour éclairer et féconder la terre de leur lumière. Tu vois donc

« combien il est dangereux que les choses soient répandues dans le public,
« surtout par des hommes vivants qui, par leur autorité, paraissent en faire
« foi.

« Ce n'est donc pas sans raison que, dès le temps de Copérnik, l'Église
« s'est toujours opposée à cette erreur ; et que, tout dernièrement, non pas
« quelques cardinaux, comme tu le dis, mais le chef suprême de l'Église,
« par un décret pontifical, l'a condamnée dans Galilée, et a très sainte-
« ment « *sanctissime* » défendu de l'enseigner à l'avenir de vive voix et par
« écrit... »

Cette lettre est incontestablement très remarquable à plusieurs titres ;
c'est pour cela que je l'ai transcrite en entier. Il était, je crois, nécessaire de
donner une idée de l'esprit qui l'a dictée, esprit qui n'était que la repro-
duction de celui qui agitait l'Église à cette époque.

Mais, pour la question, qui nous occupe, je ne dois retenir que le passage
souligné, car il prouve, et c'est là le point important, que dans l'esprit de
toute personne raisonnable, il ne pouvait y avoir forcément qu'une seule
et même pensée, une seule et même manière de voir, c'est que la terre
étant habitée, les autres planètes devaient l'être également. Sans doute le
langage du R. P. Gazrée est adouci, *il est bien à croire*, dit-il, mais on voit
bien que s'il l'eût osé, il eût été beaucoup plus affirmatif.

Ce qu'il y a encore à signaler dans cette lettre, c'est que ce prêtre va plus
loin. Se rendant parfaitement compte de la situation, et des conséquen-
ces qu'elle doit entraîner, il ne se dissimule pas que, par la force même
des choses, ces habitants, dont il parle, ne peuvent pas avoir été établis dans
une égalité parfaite, qu'ils doivent au contraire suivre la condition infé-
rieure ou supérieure de la planète à laquelle ils ont été incorporés.

Ce dernier point est décisif. Il est certain en effet que si ceux qui habi-
tent les planètes, diffèrent entre eux dans la même proportion que les pla-
nètes entr'elles eu égard à leur grandeur et à leur perfection, c'est parce
que nous sommes appelés, comme l'avaient très bien entrevu les Druides,
en parlant de leur *Cercle des Voyages*, à aller les habiter successivement au
fur et à mesure des progrès que nous aurons faits.

Pour qu'il n'en fût pas ainsi, il faudrait aller jusqu'à soutenir qu'étant
admis que les planètes sont habitées, elles ont chacune des habitants qui
leur sont propres, c'est-à-dire, qui auraient été créés spécialement pour
chacune d'elles. Mais, je ne crois pas que personne puisse avoir une pareille
pensée. Quand on songe qu'il n'est pas un seul acte de Dieu qui ne soit
marqué au coin de la plus Sévère Justice, nul ne pourra même supposer
qu'il ait pu donner d'emblée à certaines créatures une organisation plus
parfaite qu'aux autres et que, par une faveur inouïe, il ait voulu les faire
Jouir de suite des avantages d'un séjour exceptionnel.

Disons au contraire que, si les planètes sont occupées, les habitants qu'elles renferment ne sont autres que ceux qui, par les progrès de tout genre qu'ils ont pu faire, ont mérité d'y être envoyés.

Au reste, pour peu qu'on y réfléchisse, on verra bien qu'il ne peut pas en être autrement. Effectivement, si l'on considère que nous sommes tous appelés, pour pouvoir nous rapprocher de la Divinité, à acquérir la perfectibilité, on reconnaîtra que pour atteindre ce but, il faut nécessairement qu'après avoir subi la plus grande partie de nos épreuves dans les mondes inférieurs, nous soyons ensuite admis dans les mondes supérieurs, pour que nous puissions y revêtir une matière plus pure, plus spirituelle, plus éthérée, et que nous soyons à même, comme le dit John-Nerschel, dans le passage que j'ai cité plus haut, d'être doués de sens plus exquis et de plus hautes facultés.

Cela me paraît de toute évidence, et telle est l'opinion de tous ceux qui ont traité cette question.

« A mesure, dit Constant Savy, que les vies successives développeront « son âme, le corps auquel elle sera mise sera nécessairement supérieur à « ceux qu'elle aura usés ; autrement il n'y aurait pas d'harmonie entre ces « deux éléments de l'existence humaine, ses moyens donnés à l'âme ne « seraient pas en rapport avec le développement de sa puissance... »

« Ce qu'il ne nous est pas défendu de supposer, dit M. de Brotonne, et « ce qui concilierait mieux mes espérances avec les notions accessibles d'un « avenir d'ailleurs insaisissable, c'est le passage successif et rémunérateur « à d'autres états supérieurs, au sein desquels la limite matérielle atté- « nuée laisserait à l'Esprit un essor plus libre vers l'infini qui l'attire... »

Jean Raynaud, dans son ouvrage intitulé : *Terre et Ciel* s'exprime ainsi : « La Théodicée, que j'ai essayé d'esquisser, est bien simple ; et pour ache- « ver de l'éclaircir, il me suffira d'en faire la Synthèse. La voici en deux « mots :

« En réfléchissant sur le spectacle de l'Univers, tel qu'il se présente à nous « au point de vue des temps modernes, il me semble que notre esprit se « trouve naturellement conduit à se représenter qu'il existe dans les capa- « cités de l'étendue, une première série de mondes plus ou moins analo- « gues à la terre, dans lesquels les âmes, au début de la carrière sans bor- « nes qui s'ouvre devant elles, encore débiles et n'adhérant pas à Dieu assez « fortement, se trouvent exposées au régime de la tentation, y succombent « ou en triomphent, se perfectionnent peu à peu d'un monde à un autre, « au milieu d'épreuves toujours proportionnées au degré de faiblesse et de « culpabilité, et parviennent finalement, après des labeurs plus ou moins « prolongés, à mériter d'être admises dans les mondes de la haute « série... »

Ce qu'il y a de remarquable dans l'opinion des philosophes, que je viens de citer, c'est le ton simple avec lequel ils l'ont indiquée. Point d'efforts de leur part pour la justifier. Il n'est pas défendu de supposer, dit l'un; il me semble, dit l'autre. En un mot, on voit qu'ils sont amenés à penser, comme ils le font, naturellement et par la force même des choses. C'est pour moi une preuve de plus qu'ils sont dans le vrai, car c'est dans les sentiments innés de l'âme qu'ils ont principalement puisé leur manière de voir et de sentir.

Un des auteurs qui se sont exprimés avec le plus de verve sur ce point, c'est Flammarion. Il a en effet reproduit cette doctrine dans des termes où l'on peut dire hardiment que la justesse de la pensée s'allie à la beauté de l'expression. Ce serait trop long de citer le passage tout entier; mais voici comment il se termine :

« Le travail étant la loi de la vie, dit-il, il faut que dans cet Univers où l'activité est la fonction des Êtres, on naisse en état de simplicité et d'ignorance; il faut qu'en des mondes peu avancés on commence par les œuvres élémentaires; il faut qu'en des mondes plus élevés on arrive avec une somme de connaissances acquises; il faut enfin que le Bonheur, auquel nous aspirons tous, soit le prix de notre travail et le fruit de notre ardeur. *S'il y a plusieurs demeures dans la maison de notre père*, ce ne sont point autant de lits de repos, mais bien des séjours où les facultés de l'âme s'exercent dans toute leur activité et dans une énergie d'autant plus développée; ce sont des régions dont l'opulence s'accroît à mesure, et où l'on apprend à mieux connaître la nature des choses, à mieux comprendre Dieu dans sa puissance, à mieux l'adorer dans sa gloire et dans sa splendeur... »

Après d'aussi belles paroles, il serait superflu, il serait imprudent de rien ajouter.

La Médecine illégale

Dans son numéro du 29 mai le *Matin* annonçait dans ces termes l'ouverture du dernier congrès médical : « Pour lutter contre la concurrence que leur font les rebouteurs, les sorciers, les magnétiseurs, les somnambules et autres guérisseurs, prêtres, sages-femmes, dentistes ou pharmaciens qui donnent à des malades des soins que seuls les médecins peuvent prodiguer, pour mettre aussi le public en garde contre toutes les manœuvres de ces faux médecins, les grandes associations professionnelles médicales avaient décidé de tenir un congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine. »

Plus de deux cents médecins — paraît-il — délégués des divers syndicats médicaux de Paris et de province, auxquels s'étaient joints un certain nombre de délégués étrangers, ont assisté à l'ouverture de ce congrès que présidait M. le professeur Brouardel.

On a commencé par la discussion des rapports du Dr Pouliot, de Poitiers, sur l'exercice illégal par les rebouteurs, sorciers et autres empiriques de même nature, et du Dr Barbanneau, sur l'exercice illégal par les charlatans, rebouteurs et spirites.

De quelle façon aimable nous sommes traités !! Ces Messieurs ne paraissent pas se douter qu'il y a dans leurs rangs de nombreux spirites. Il est vrai qu'on pourrait ajouter avec non moins de raison qu'il n'y manque pas de charlatans. Mais passons aux résultats.

« Le congrès émet le vœu que les syndicats d'accord entre eux, rédigent un travail montrant tous les dangers des manœuvres des rebouteurs, guérisseurs, toucheurs, sorciers, etc., et demandent au ministère de l'instruction publique que cet ouvrage fasse partie du programme des écoles normales d'instituteurs et des écoles primaires. »

Nous pensons que les auteurs de ce futur travail se feront un devoir de s'entourer des renseignements les plus scrupuleusement exacts et dignes de foi, et qui les amèneront — nous n'en doutons pas — à ne pas confondre, par exemple, les spirites (les seuls dignes de ce nom, bien entendu) avec les charlatans.

Une communication de M. Cornet, avocat de M^{lle} Bar, la voyante de Saint-Quentin, a donné lieu à une réponse de MM. les Drs Magnin et Bérillon. M. Magnin a établi que la prétendue voyante était une grande hystérique.

Hystérie, hystérique sont des mots bien commodes pour juger tout en n'expliquant rien. Supposons que nous soyons au temps où le Dr Charcot n'avait pas encore inventé l'hypnotisme ni professé les fameuses leçons de la Salpêtrière, que dirait-on de la clinique de M. le Dr Bérillon et de sa méthode thérapeutique uniquement fondée sur les pratiques de l'hypnose et de la suggestion ?

Qu'a conclu le congrès ? Qu'il fallait trouver des moyens de répression, des pénalités plus sévères ; mais on désespère de les obtenir jamais (*habemus confitentem reum*), de nombreux témoignages prouvant que les juges même vont se faire soigner chez les somnambules.

Et nous ajouterons que nous avons connu des médecins, des vrais, — de l'école de ceux qui ne croient qu'à la science médicale, — qui se sont fait soigner par des magnétiseurs, soigner et guérir !

Pauvres délégués des syndicats médicaux, vous avez perdu votre temps. Faites la guerre, si vous voulez, aux charlatans de tous bords qui n'exer-

cent la médecine légale ou illégale qu'en vue de se faire de bons revenus ; mais évitez de vous attaquer aux magnétiseurs et à tous les guérisseurs honnêtes et désintéressés, qui n'ont d'autre souci que le soulagement de leurs frères et la guérison de leurs souffrances.

Souvenez-vous que le don de guérir n'a pas été donné qu'aux docteurs. Le Christ l'avait au plus haut point, et il l'avait transmis à ses apôtres. Par l'imposition des mains nos rois de France guérissaient les écrouelles. Ils étaient, suivant votre expression pittoresque, des *toucheurs* ! Vous-mêmes, Messieurs les docteurs, vous faites presque tous du magnétisme : vous soulagez et quelquefois vous guérissez vos malades par votre simple présence, par la simple pression de vos mains et votre désir de soulager et de guérir.

Ce fluide magnétique que vous essayez de nier encore, malgré les Deleuze, les Puysegur, les du Potet, malgré l'Ecole de Nancy, malgré les de Rochas et tant d'autres, est comme la prose que tous emploient avec M. Jourdain sans le savoir : nous le possédons tous à un degré plus ou moins développé, voilà tout. La jeune mère qui apaise les cris de son enfant en le berçant ou en le prenant dans ses bras fait du magnétisme. Toutes nos cérémonies, faites en vue d'impressionner les assistants, sont des pratiques magnétiques. Enlevons, dans nos prétoires, la robe des magistrats et l'appareil qui les environne, les ornements des prêtres et des églises, et vous verrez diminuer le respect des foules avec l'autorité des magistrats et des prêtres.

Vous, Messieurs les docteurs, quand vous nous faites des conférences, ne cherchez-vous pas à conquérir notre sympathie et nos applaudissements ? — Et ces applaudissements mêmes, ne savez-vous pas qu'ils sont presque indispensables à l'auteur pour lui donner la force de soutenir jusqu'au bout son rôle ? Sympathie et antipathie représentent des émissions de fluide magnétique. On dit des grands orateurs, des grands tribuns qu'ils *électrisent* les foules. Napoléon I^{er}, par sa seule présence, électrisait son armée.

Si vous n'avez d'autre prétention que de faire disparaître dans les campagnes certaines pratiques superstitieuses, de poursuivre les manœuvres grossières de quelques individus qui se donnent comme guérisseurs ou même comme spirites, et exploitent la crédulité des ignorants, et par dessus tout ces sages-femmes qui par leurs manœuvres criminelles abortives contrarient la nature, nous ferons campagne avec vous ; mais tel n'est pas, croyons-nous, le but que vous poursuivez. Vous voulez vous réserver le droit de traiter toutes les maladies et conserver pour vous le monopole des erreurs de diagnosti ou de traitement.

En effet, le jour même où l'on vous annonçait l'ouverture de votre congrès, M. le professeur Dieulafoy affirmait devant l'Académie de Médecine

que l'appendicite — qu'on appelle depuis longtemps une maladie à la mode — est bien moins fréquente qu'on ne croit généralement, et que des opérations inutiles sont assez souvent pratiquées par suite d'erreur de diagnostic.

Nous n'ignorons pas que le gros argument des médecins est celui-ci : ils ont fait des études spéciales fort longues et fort coûteuses, et il leur paraît tout naturel et tout juste de tirer bénéfice de la situation qu'ils se sont créée par leur travail et leurs efforts. De plus, ils assument — ils le prétendent du moins — la responsabilité de la santé publique ; et ils croient de leur devoir d'écarter de leur chemin tous ceux qu'à raison de leur ignorance ils regardent comme dangereux. — Il n'y a pas de surnaturel. Pourquoi donc le droit de guérir serait-il accordé à celui qui ne sait pas et qui n'a pas appris ? C'est non seulement illogique, c'est impossible. Et nous avouons que nous-même nous partagerions cette opinion, si nos doctrines philosophiques ne nous amenaient à reconnaître que tout en ce monde, et, en particulier, le don indéniable de guérir, nous prouve que nous avons déjà vécu, et que nous ne faisons que développer, dans l'existence présente, des capacités ou des facultés entièrement acquises.

Les humbles guérisseurs si fort dédaignés de la docte Faculté de Médecine, sont peut-être — qui sait ? — d'anciens médecins réincarnés. Parmi eux il y en a peut-être aussi qui ont fait abus, dans une existence antérieure, de leur titre et de leur autorité et qui viennent en celle-ci payer leur dette.

En face du champ immense de la science que les docteurs ne se paient pas de mots, et qu'ils ne rêvent pas seulement que de mesures de répression.

Nous ne sommes pas médecin, mais nous croyons que le congrès eût été mieux inspiré en émettant, par exemple, les vœux suivants :

1° Les syndicats médicaux prépareront une étude approfondie sur les moyens de secourir efficacement et à peu de frais, dans les campagnes et sur les points éloignés des grands centres hospitaliers, les malades dénués de ressources ou sans ressources suffisantes, et dont l'état nécessiterait et des soins spéciaux, opérations ou autres.

Pour ne citer qu'un cas, à l'appui de ce vœu, nous connaissons une pauvre veuve, vivant avec sa fille du seul produit de son travail quotidien. La fille est gravement malade et doit subir prochainement une opération qui prendra à la mère toutes ses économies, et qui n'aura peut-être pas le résultat espéré. — Qu'un guérisseur s'offre pour sauver cette malade sans médicaments et presque sans frais, faudra-t-il le poursuivre comme un criminel ?

2° Les mêmes syndicats s'entendront pour publier un ouvrage aussi simple et aussi complet que possible sur l'hygiène, et demanderont au Ministre de l'Instruction Publique de l'introduire dans le programme de tous les éta-

blissements d'enseignement primaire et secondaire et de nommer en même temps des commissions chargées d'en surveiller l'application.

3^e Enfin, pour les cas de maladie assez nombreux où les affections physiques sont compliquées d'affections d'ordre plutôt psychologique, ceux entre autres qui sont classés sous la dénomination vague d'*hystérie*, les syndicats décideront de les soumettre avec tous renseignements nécessaires à l'examen approfondi de l'Institut général de psychologie qui vient d'être fondé à la Sorbonne.

Allons, Messieurs les docteurs, un bon mouvement. Songez que le corps, à qui seul vous avez voué tous vos soins, tous vos efforts, n'est que le véhicule de l'esprit, et pour les véhicules n'oubliez pas tout à fait celui qui le conduit.

ALGOL.

PAGES RETROUVÉES.

L'ABBÉ BORNAVE

XX.

Un matin, la décision du rapport communiquée au domicile de chaque officier par un sergent, portait la note supplémentaire suivante : Samedi soir à 9 heures, le Colonel et M^{me} Gassias recevront. Ils comptent que tous les officiers du détachement voudront bien leur faire le plaisir d'assister à cette soirée. Tenue : drap molleton, gilet blanc, casquette.

Et tous les camarades sans exception avaient répondu à l'invitation du chef aimé et même le lieutenant de Beauchêne qui commandait le détachement de Saint-Paul, avait reçu du colonel une permission de quarante-huit heures avec ordre de remettre le service à son sergent. Être détaché à Saint-Paul était fort désiré, c'était un congé de six mois que le grand chef n'accordait qu'aux officiers les mieux notés... En 1874, ils étaient tous bien notés sans doute, car M. Gassias entrant un jour au mess sans se faire annoncer : « Je viens, dit-il, Messieurs, faire un heureux ; dans un mois à lieu la relève de Saint-Paul, et je voudrais connaître le plus désireux d'y aller. Quel est-il ? » Très discrets, aucun officier n'osa répondre : « Moi. » — « Allons, dit le colonel en riant, si personne n'y veut aller, M. de Beauchêne redoublera sa période. » La protestation fut générale : « Oh non, mon colonel ! » — « Eh bien, messieurs, à part M. Carrin qui est le dernier rentré de Saint-Paul, je vous laisse cette fois libres de me faire connaître

le nom de celui de vous qui va aller pendant six mois se plonger dans l'étude... Avec six mois de semblables loisirs, un officier a le temps d'écrire un gros volume sur la Stratégie. » Cette réflexion du colonel avait fait sourire les jeunes lieutenants qui songeaient à Saint-Paul bien moins pour s'y livrer à l'étude des manœuvres nouvelles avec cavalerie et artillerie qu'aux parties de chasse sur les belles habitations dont, de temps immémorial, l'officier commandant la petite garnison de Saint-Paul était l'invité habituel — « Voulez-vous aller à Saint-Paul, monsieur Vallas ? demanda le colonel avec un peu de malice. » — « Non, mon colonel, à moins d'être désigné, auquel cas j'obéirais. » — « C'est juste, Lieutenant, j'oubliais que vous avez commencé ici l'étude de « l'attaque d'une place » et que votre présence est nécessaire à Saint-Denis... Alors, Messieurs, arrangez-vous ; pour une fois, je vous autorise à faire vous-mêmes l'élection du commandant de Saint-Paul, et, ajouta le colonel d'un air plus sérieux, je dois prévenir l'élu que je lui assure de la distraction par le travail avec une récompense au bout. La carte d'état-major date de 1836 et n'a pas été revue depuis, il y a donc lieu de la reviser à cause des routes nouvelles qui sillonnent les propriétés et qui doivent être indiquées au point de vue des manœuvres que le gouverneur, sur ma demande, prescrira dans quelques mois, et auxquelles prendront part toutes les troupes de la colonie. Le lieutenant qui va être désigné par vous, messieurs, pourra donc se livrer au plaisir de la topographie et de la géodésie, en s'aidant du cadastre de Saint-Paul. » A ces paroles, les visages des officiers s'étaient légèrement renfrognés, mais chacun fit bonne contenance et le colonel se retira en ajoutant : « Allons, mes camarades, il s'agit d'aller gagner une proposition pour l'épaulette de capitaine. »

Après le départ du chef, un grognement général s'exhala de toutes les lèvres. « Il est malin, le colo ! il n'a pas voulu désigner lui-même le condamné aux travaux forcés, dit Lionnet en riant, mais il y a moyen de le contenter et si je puis émettre une proposition, je suis certain, d'avance, qu'elle réunira tous les suffrages ; désignez-moi. Ancien dessinateur de plans au service des Ponts et Chaussées, je ne serais pas fâché de me refaire la main avec les instruments nouveaux, avec le crayon et l'encre de Chine ; ça vous va-t-il ? » — « Oui, Lionnet, répondirent tous les lieutenants à l'unanimité, nous acceptons et avec reconnaissance. Vous irez à Saint-Paul. » Cela se passait le matin même de la réception du colonel. « Eh bien, mes amis, demanda-t-il, lorsque ces Messieurs furent tous entrés dans son salon les premiers rendus, quelle est la victime désignée pour se livrer aux travaux de topographie sous ce beau soleil tropical ? » — « Moi, mon colonel, dit Lionnet, en s'inclinant très simplement. » — « Le hasard a bien fait les choses, dit le colonel. — « Le hasard n'y est pour rien, paraît-il, dit le

commandant Bourgey, ces Messieurs m'ont appris, colonel, que M. Lionnet s'est offert volontairement. » — « J'en suis ravi alors, car je dois vous dire, Messieurs, que c'est le lieutenant Lionnet que j'aurais désigné ; son consentement volontaire me fait plaisir. » Chacun alla saluer M^{me} et M^{lle} Gassias. Ils étaient heureux, ajoutons-le, la femme du colonel les accueillant toujours avec affabilité, de lui faire une ou deux visites par mois.

La soirée fut vraiment charmante et les décorations du salon, de la salle des rafraîchissements et du jardin avaient été installées par des soldats intelligents et de bonne volonté dirigés par un vieux sergent préposé au magasin d'habillement et qui depuis plus de quinze ans, était toujours maintenu dans cet emploi par le colonel du régiment de France à cause de ses bons services. Toutes les fois qu'une fête, une soirée, ou un bal devait s'offrir et qu'il fallait décorer savamment les lieux qui devaient réunir les Grâces, les Ris et les Jeux, on était certain de voir le sergent Gontard apporter ses lumières d'artiste décorateur et, comme dans ce charmant pays les fleurs poussent à profusion du bord de la mer au sommet des montagnes, une salle de bal y est toujours emplie de verdure et de fleurs. Entre les arbres du jardin, des guirlandes de camélias, de roses, d'ibiscus rouges et de lilas se mariaient délicieusement aux lanternes multicolores.

Par la tiède température coloniale le plus grand nombre des invités se tenaient dans le jardin. M. le gouverneur, M^{me} de Bormel, et les notables avec tous les officiers et les fonctionnaires de Saint-Denis, s'étaient rendus à l'invitation du commandant des troupes et, sans qu'un programme eût été dressé d'avance une série de distractions s'étaient succédé et avaient fait de cette soirée une fête intime et joyeuse. Toutes les demoiselles sont musiciennes à la Réunion, où il n'est pas rare de voir un quatuor de piano, violons et violoncelle exécuté par quatre demoiselles — le lieutenant Lhotelier et M^{lle} Geneviève Gassias avaient débuté par un délicieux duo de flûte et de piano ; le capitaine adjudant major de Bourguay et le lieutenant Lionnet avaient chanté le duo des *Mousquetaires* : Saint Nicolas, ô mon patron ; le lieutenant Lugnet qui excellait dans le monologue et la chanson comique, avait maintenu la note gaie, enfin M^{lle} Geneviève en jouant une valse créole avait donné le signal de la danse, après le départ des hautes personnalités que de Bormel, le fils du gouverneur et son aide de camp, qualifiait irrespectueusement d'encombrantes, et les couples de valseurs tournèrent bientôt en cadence dans le salon et dans le jardin à l'ombre épaisse des manguiers, des bois noirs et des tamariniers. Un des plus jeunes et des plus gracieux groupes doucement enlacé apparaissait souvent sous la lumière et retournait dans l'ombre aimée des fiancés, c'était celui formé par M^{lle} Eveline S... et le lieutenant Vallas. La valse achevée, quelques danseurs s'étaient assis sous les arbres, d'autres se promenaient parcourant l'allée

ombreuse qui entourait le jardin. Vallas et sa fiancée étaient assis causant doucement, lorsque le prélude d'une mazurka se fit entendre.

— Mademoiselle Eva, me fera-t-elle l'honneur de m'accorder cette danse, dit un jeune homme en la saluant, et en affectant de ne point regarder le jeune officier assis près d'elle ; c'était Edgar de V..., l'ami d'enfance de M^{lle} S...

Rougissant et tremblant un peu la jeune fille qui ne s'était point attendue à cette invitation sembla prier du regard Maurice de répondre. Le lieutenant avait pâli ; il venait de sentir pour la seconde fois l'aiguillon de la jalousie le piquer au cœur.

— Eva, répéta le jeune avocat, en appelant cette fois par son nom celle qui avait reçu de lui le premier aveu d'amour, pourquoi semblez-vous hésiter à m'accorder cette mazurka ?

Voyant l'embarras de sa compagne, Vallas comprit qu'il était temps de répondre.

— Monsieur, dit-il avec une froide politesse qui dissimulait légèrement un sentiment de colère, vous sentez combien votre invitation a troublé mademoiselle. Vous n'ignorez pas que j'ai demandé sa main et qu'elle ne saurait danser avec un autre que moi sans ma permission ; notre tort a été de danser nous-mêmes.

— Si je me suis adressé à mademoiselle, c'est que d'elle seule j'attendais une réponse, répliqua Edgar de V... en lançant cette fois un regard courroucé sur Maurice.

— Cette réponse, j'ai cru devoir la faire pour elle, monsieur, reprit Vallas ; j'ajouterai que nous sommes chez le colonel Gassias où je serais désolé de voir naître le moindre motif de trouble, donc, si mademoiselle désire vous accorder l'honneur que vous sollicitez d'elle, je ne saurais m'y opposer.

— Vous me voyez réellement flatté de votre condescendance et de votre autorisation, monsieur l'officier, mais accepter serait de ma part faire une insolence à mademoiselle et je ne m'en sens pas le courage.

— Je pensais ainsi, monsieur, ajouta Vallas feignant de n'avoir pas compris, mais échangeant avec le jeune avocat un regard significatif.

— Bravo Vallas, dit Lionnet en s'approchant du jeune couple avec la sœur d'Eva qu'il avait au bras, tandis qu'Edgar très pâle disparaissait au milieu des danseurs, j'ai eu peur un moment que ta vivacité ne fût mauvaise conseillère et tu as été sage comme Ulysse.

Quelques instants après, Lionnet qui avait salué et quitté M^{lle} Marie S..., sa danseuse, se promenait au fond du jardin en fumant une cigarette, lorsque près d'une tonnelle il reconnut la voix d'Edgar de V... qui disait à quelques amis : « Le beau fiancé d'Eva vient de me donner une leçon qui mérite son salaire, il l'aura ! »

— Leçon au devant de laquelle vous êtes allé un peu imprudemment, monsieur, lui dit en s'avançant Lionnet, qui n'était pas fâché de se placer entre Vallas et son adversaire. Vous n'ignoriez nullement la situation de mon ami et vous deviez vous abstenir d'aller inviter M^{lle} S...

— Lieutenant, je pourrais vous répondre que vous vous mêlez ici à une conversation à laquelle...

— Je n'avais pas été prié de prendre part, je le reconnais, monsieur l'avocat, et je ne crains pas de vous en faire mes excuses, mais, ainsi que vous l'a dit avec calme M. Vallas, nous sommes chez le colonel et il serait fâcheux que la moindre discussion s'y fût élevée. M^{lle} Eva reste seule l'arbitre de la question ; elle a accordé sa main à M. Vallas, laissez-moi donc ajouter qu'en homme de parfaite éducation que vous êtes, je dirai plus, en homme de cœur, vous devez vous résigner.

A ces paroles, les quelques jeunes gens qui entouraient Edgar donnèrent raison au lieutenant Lionnet et supplièrent leur ami de se retirer.

— Fiançailles et hyménées sont deux, ajouta Edgar, et il y a loin de la coupe aux lèvres ; lieutenant, je me tairai, soit ; mais dites à M. Vallas que la partie engagée entre nous deux est partie liée. Il a remporté la première manche, je demande à jouer la seconde.

Alors Edgar redevenu calme repassa fièrement devant le couple des fiancés encore assis au jardin, entra au salon, salua le colonel, M^{me} et M^{lle} Gassias et se retira sans laisser paraître la vive blessure qu'il emportait au cœur.

Le père d'Eva vint dire à sa fille que sa mère l'attendait et serra la main de son futur gendre en lui disant : — A demain, j'ai à vous parler.

Lorsqu'il fut seul avec Lionnet, Vallas lui dit : — Je compte sur toi et sur Giliani pour aller demain matin demander raison à M. Edgar de l'insulte qu'il a faite ce soir à ma fiancée et à moi.

— Pas encore, Maurice, c'est toi qui gagnes la première manche, ton concurrent malheureux l'a reconnu lui-même devant ses amis et devant moi, il n'y a qu'un instant, finissez la partie. Le provoquer en duel demain serait couvrir M^{lle} S... de ridicule et cet acte inconsidéré donnerait à son père l'occasion toute simple de rompre ton mariage. Edgar, je l'ai vu, mordra son frein en silence. Fais comme lui et attends...

— Tu as raison, Lionnet, allons-nous-en ; et les deux lieutenants, après avoir serré la main de leur colonel, regagnèrent lentement la Petite Ile en causant par une de ces belles nuits douces où le ciel est si rempli d'étoiles qu'il semble un voile d'or, nuits délicieuses dont le souvenir est ineffaçable dans la mémoire de ceux qui les ont vécues.

XXI

Quelques jours après, tous les camarades d'infanterie de marine étaient réunis le soir dans le jardin de Giliani et de Lionnet pour fêter le départ du vieux Demonde promu capitaine et qui devait rentrer en France par un prochain paquebot. Mam'zell Fine aidée de Mourdaïa, la petite indienne de Giliani, passaient les rafraîchissements ; la gaité de cette belle jeunesse brillait autant que la lune qui, cette nuit-là dardait ses traits argentés entre les feuilles des palmiers et des lianes qui couvrent la tonnelle ; le capitaine de Bourigny avait chanté la sérénade de *don Pasquale* de sa jolie voix de tenor léger, L'hôtelier avait fait retentir les échos de ce petit coin charmant de quelques-uns de ses beaux airs de flûte que la brise doit parfois y rapporter encore ; enfin Lionnet avait accompagné sur la guitare deux ou trois romances créoles roucoulées par sa brune amie.

— Voyons, Fifine, demanda le capitaine de Bourigny, voulez-vous dormir un peu ? Vous permettez, Lionnet... Nous allons lui demander si elle peut retrouver sur l'océan le *Paul-et-Virginie* qui porte le cousin de notre ami Vallas.

La chose permise, Fifine fut mise en état d'hypnose et questionnée. Les conversations et les rires avaient fait place à l'intérêt et au silence et la jolie somnambule semblant avoir laissé partir son esprit au loin, dormait paisible sur une longue chaise de rotin dans laquelle elle aimait à faire la sieste. Tout à coup, semblant sortir d'un rêve, elle commença à vaticiner non dans l'avenir mais dans le présent, en des phrases incohérentes.

— Interrogez-la vous-même, Vallas.

Celui-ci s'approcha de la voyante et lui prit la main. Fifine éprouva comme une commotion électrique dont l'effet parut éveiller sa lucidité.

— Mam'zell Fine, lui dit le jeune officier, vous rappelez-vous la scène à laquelle vous avez assisté chez M^{lle} Violetta ; vous aviez aperçu le *Paul-et-Virginie*, vous aviez vu l'abbé Bornave, mon cousin se jeter à la mer pour sauver un matelot. Vrai ou non, Fine, pouvez-vous reprendre ce rêve, pouvez-vous, comme en tournant les pages d'un livre, voir le chapitre présent ?

Ce navire... doit être bien loin du cap de Bonne Espérance... dans le sud. le voyez-vous ? — Attendez... s'écria Fifine, c'est la tempête ! j'ai beau chercher je ne vois plus le navire.... Sombé ! — Que dites-vous, Fine ! Le *Paul-et-Virginie* a sombré ? — Oui... perdu, tempête ! Voie d'eau... Sombé. — Et la voyante dit alors qu'elle distinguait une embarcation, un grand canot battu par les lames et chargé de marins. — Pouvez-vous les distinguer ? — Très mal, vous voyez bien que la nuit est sombre ! — Pouvez-vous en approcher ?.. — Oui, mais il fait noir !.. Attendez, ils sont... un

deux... six... huit... neuf... Ils sont neuf. Le capitaine est à la barre. Les pauvres gens ! ils sont couverts d'eau... ils ne parlent pas... ils sont mourants de faim sans doute ?..

Ici, Fifine se tut, et malgré toutes les questions la somnambule demeura muette.

— J'espère, dit Giliani à Vallas, que vous n'ajoutez pas foi à tout ce qu'elle raconte, c'est une réminiscence de nos pensées émises depuis le jour où vous nous avez conté sa vision maritime qui crée dans le cerveau de cette fille toutes ces images incohérentes. Pour moi je n'en crois rien. — Cependant, Giliani, lui dit Lionnet, vous avez bien douté de ce qu'elle avait vu aux Seychelles, et le retard du *Godavery* prédit par elle s'étant réalisé, vous avez été le premier à avouer votre conviction. — C'est vrai, mais pour une fois qu'une somnambule dit la vérité combien d'autres où elle est le jouet de son imagination. J'ai beau vouloir accepter vos dires, il est bien difficile d'admettre que l'âme de cette jeune fille puisse s'extérioriser et s'envoler au loin comme un oiseau de mer. — Cela est vrai pourtant, mes amis, dit le capitaine de Bourgnny, et les faits multipliés de toutes parts apporteront un jour la preuve que l'âme se libère quand le corps repose, mais « les temps ne sont pas venus. »

Lisez les comptes rendus des expériences faites aujourd'hui par plusieurs médecins qui étudient non plus le magnétisme de Mesmer, du baron du Potet ou du général de Puységur, tout cela est vieux jeu et mis au rancart, mais une science plus moderne, la même qu'ils ont rajeunie en lui donnant le beau nom d'hypnotisme. Vous verrez que tout ce que vous offre ici Fifine et qui vous surprend malgré son naturel, vous paraîtrait peut-être merveilleux si le sujet vous était présenté par des princes de la science. En Cochinchine, au village Cau-ti-Viaï non loin de Mytho, je me souviens d'une petite congai Annamite qui, endormie par le Dr Girard de la Barcerie nous mettait en rapport avec nos camarades de Saïgon. Les faits notés et vérifiés par échange de courriers étaient exacts huit fois sur dix, l'imagination s'interposait seulement deux fois. Du reste, lorsque Vallas recevra de son jeune cousin des nouvelles venant de Nouvelle Calédonie ou des îles Sandwich, nous serons encore ici, et nous jugerons quelle somme de crédulité nous devons accorder aux vaticinations de cette belle enfant.

Mais l'opinion de Giliani était partagée par le capitaine Pajol, un sceptique quand même et par Genmeyer l'Alsacien qui, n'ayant jamais vu cela, déclarait le fait impossible. Quant à L'hôtelier, il gardait son indépendance et sifflait entre ses dents ; son opinion était que toutes ces pensées traduites en langage parlé étaient sorties du cerveau de Fine endormie comme les sons s'échappent d'un orgue. — Je ne comprends guère votre comparaison musicale, mon cher flûtiste, lui répondit le lieutenant Luguet

je préfère croire que l'esprit de Fine endormie est un kaleïdoscope dans lequel elle voit les images qu'elle nous décrit. — Mais, mes amis, deux ou trois fois la somnambule nous a donné la preuve évidente que ce n'est pas en son cerveau, mais en dehors d'elle que se passait ce qu'elle décrivait comme si elle assistait à une scène vue dans une glace, ajouta l'adjudant-major. Mam'zell Fine réveillée adressa son beau sourire à tous les officiers, sans savoir rien de ce qu'elle avait vu et conté, et comme la nuit était avancée on se sépara et chacun regagna sa demeure.

Le rêve de Fifine n'était qu'interrompu, elle le continua dans la nuit et fort agitée elle se mit à parler en serrant le bras de Lionnet.

— Un navire à l'horizon ! Toutes voiles dehors ! — Allons ma Finette, endors-toi, tu sais qu'il faut faire les malles pour Saint-Paul, si tu n'es pas plus sage que ça, je te laisserai ici avec Z'ette ta maman. Mais les gronderies de son ami ne pouvaient rien sur la voyante en état d'hypnose. — Voilà le canot des naufragés, oui, ils sont bien neuf, le cousin de Vallas est là avec les deux autres missionnaires, ils ont aperçu le navire, l'espoir éclaire leurs visages abattus. Le capitaine se dépouille de ses vêtements et fait un signal à l'aide d'un aviron au haut duquel flotte une chemise blanche.

— Tu ratiocines, ma Fifine, dors ou je vais au jardin m'étendre sur le rocking, tu ne vois que le *Paul-et-Virginie* depuis deux mois... Que dis-je ? Tu ne le vois plus puisque tu l'as fait sombrer ; ce que je vois de plus clair moi, c'est que tu es une mauvaise fille qui m'empêches de dormir, et que je suis résolu à divorcer.

— Voilà le trois-mâts, je suis à bord, c'est un beau bateau qui vient du Cap.

— Décidément, pensa Lionnet, je suis condamné à avaler le drame depuis le prologue jusqu'au sixième acte... c'est une nuit blanche à passer près de cette petite folle, et comme le grand lieutenant était plein de tendresse pour cette petite folle et qu'il savait comment la calmer, il prit doucement sa jolie tête échevelée et la plaça sur son épaule : « Et ce beau bateau, qui va sur l'eau, de quel côté se dirige-t-il ? demande-le un peu au timonier puisque tu es à bord, les timoniers sont très polis, ma Fifine. — C'est vrai ! — Il m'a répondu : Un jour à Rodrigue, deux jours à l'île Maurice et dans huit à l'île de la Réunion.

— Alors voilà qui est bien, nous allons voir ton beau navire. Eh bien, Fifine, et tes naufragés, tu n'y penses plus... Est-ce qu'ils vont manger le petit mousse ? — L'homme de vigie a signalé une embarcation au loin ; le timonier dirige sa lunette vers le point presque imperceptible. — Capitaine, crie le marin, un grand canot dans le nord-est... il est rempli de monde, on dirait des naufragés... ils sont une douzaine. »

— Eh bien, après, Fifine ?... plus rien, voilà le rideau tombé, profitons de l'entr'acte pour nous rendormir.

Au jour, la vision s'acheva et Fine se prit à véhémenter de nouveau.

— C'est la fin, pensa Lionnet. Sixième acte, seizième tableau, le crime puni, la vertu récompensée. Va, ma Fifine. Conte-moi vite la fin que je dors enfin.

— Sauvés ! s'écria Fifine en poussant d'abord un cri de joie puis un sanglot.

— Sauvés ! cela devait être. C'est fini ! Quel intérêt ces gens-là avaient-ils à se noyer ? dit Lionnet en riant tout seul, sa compagne ayant enfoui son visage dans ses bras et s'étant endormie d'un sommeil calme.

A l'exercice du matin, Lionnet prit Vallas à part pendant la pause et lui dit : « Sérieusement, Maurice, crois-tu aux rêves de Fine ? — Oui, Lionnet, je suis d'une nature étrange, un sensitif inconcevable, et si je ne suis pas un voyant moi-même, je provoque chez un autre l'émission de projections télépathiques et je t'avoue que chaque fois que je me suis approché de Fine j'ai senti par un léger trouble celui que je jette en elle comme si un courant électrique naissait de ce contact amical et je crois développer sa clairvoyance.

— Cela me paraît évident, mon cher Vallas, car Fine l'a ressenti. Enfin, cette clairvoyance admise, si je te disais : Dans huit jours ton cousin Gaston Bornave débarquera à Saint-Denis d'un navire qui n'est pas le *Paul-et-Virginie*, me croirais-tu ?

— Aussi vrai que je crois exacte la scène du gabier tombé à la mer.

— Alors, prends note du rêve de cette petite folle. Ce matin au jour un grand trois-mâts qui se rend à l'île Maurice a sauvé ton cousin naufragé et ce navire dont nous saurions le nom, j'en suis très certain, si j'avais songé à le demander à Fifine, sera ici dans huit jours. Surtout, pas un mot de cela, ajouta Lionnet, Giliani et les autres ne sont que trop disposés à se moquer de la « Belle au bois dormant » et de moi son châtelain... Attendons !

Et la semaine passa comme passent toutes les semaines sur cette terre en égrenant le chapelet des événements de la vie, naissances, maladies, décès, joies, douleurs, beaux jours et belles nuits.

Un dimanche, la veille du jour où Lionnet partait pour prendre le commandement de la petite garnison de Saint-Paul et où le capitaine Demonde devait s'embarquer pour rentrer en France, tous les camarades étaient réunis au complet autour de la grande table du mess, c'était le jour des invitations, le commandant Bourgey, le vieux capitaine de place Boubé, et le lieutenant de Bormel fils du gouverneur déjeunaient au mess.

— Un grand trois-mâts venant de Maurice va mouiller en rade, dit en entrant le capitaine Pajol. Vallas pâlit et Lionnet qui était son voisin lui

toucha le bras en lui disant tout bas : « Sois calme, nous verrons bien si Fifine a dit vrai. »

Mais le conseil était superflu, la nature sensitive du Basque prenait le dessus ; Vallas aurait voulu se lever, fuir, courir au port, mais il se disait que céder à une illusion serait folie, et il se contenta, mais incapable de participer à la conversation, ni de boire, ni de manger, il aurait étouffé.

On parlait de la traversée qu'allait faire le capitaine Demonde, de la joie de sa mère qu'il appelait irrespectueusement mais si tendrement *ma vieille Normande* ! On plaisantait Lionnet qu'on se représentait arpentant les hauteurs de Saint-Paul un parasol d'une main, sa planchette à éclimètre de l'autre et la gaieté s'allumait. Au moment où le café allait être servi, un sergent apparut et saluant demanda : — Monsieur Vallas. — Qu'y a-t-il ? dit le jeune officier en se levant, pâle comme un spectre ? — Mon lieutenant, c'est un prêtre qui veut vous voir et vous parler. A ces mots, tous les officiers, comme mus par un ressort furent debout. Vallas renversant sa chaise dans la précipitation de son mouvement courut vers la porte mais déjà le jeune abbé Gaston Bornave, c'était lui, avait franchi le seuil et ouvrant les bras s'était précipité dans ceux de Vallas.... — Ah Gaston, mon frerot .. — Mon bon Maurice ! et l'étreinte fraternelle de ces deux jeunes hommes qu'on aurait pris pour des jumeaux eut lieu entre deux de ces sanglots que provoque la joie ou la douleur, sanglots auxquels les quinze officiers présents mêlèrent leur bien vive émotion et vous ne serez point surpris, chers lecteurs, lorsque je vous aurai dit que des bras de Vallas l'abbé Bornave dont, depuis plus d'un an, on parlait à cette table, passa dans ceux des officiers présents. Il faut avoir assisté à une scène aussi émotionnante pour comprendre tout ce que Dieu a placé de sensibilité dans le cœur de l'homme.

J'arrêterai là ce chapitre après avoir tiré les rideaux de la moustiquaire et fait l'ombre et le silence autour du jeune prêtre vraiment naufragé et qui repose dans la petite maison de Vallas où tous les officiers l'ont escorté.

Souvenir ineffaçable pour Lionnet qui en me racontant la suite de cette histoire ne put se défendre de laisser tomber une larme.

LÉOPOLD DAUVIL.

(à suivre).

PROPAGATION DU SPIRITISME

V

Sociétés et groupes.

D. — Il nous semble que les travaux des sociétés spirites, ne correspondent déjà plus aux exigences de l'époque.

A notre avis on aurait parcouru la première étape, dont l'objet était d'appeler l'attention de la science et de propager les doctrines dictées à Kardec par les notabilités de l'espace.

Nous devons, à l'heure actuelle, nous préparer, au moins dans notre humble opinion, à parcourir la seconde, dont le but serait de démontrer pratiquement, par nos actes, que le spiritisme représente la démocratie et le socialisme philosophique ; qui mène à la paix de conscience, à la morale sociale et privée, en somme, à l'amélioration de l'homme et au bien général.

Les moyens pour atteindre ce résultat si séduisant seraient la réforme quant au mode et aux moyens d'évocation, l'unité d'action et l'École dominicale.

La troisième époque dépendrait des précédentes. Elle aurait pour but l'établissement du royaume de Jésus sur la terre, par la diffusion de notre religion, qui de même qu'elle démontre l'immortalité et la justice doit prendre Jésus pour modèle.

Que pourrait nous dire notre frère à ce sujet ?

R. — La division que vous établissez peut s'admettre pour pouvoir mieux s'entendre, mais en réalité elle n'existe point. Néanmoins suivons-la, comme je viens de le dire, pour que nous puissions nous entendre.

La première étape est passée, ce que nous propositions s'est accompli : appeler l'attention générale et celle de la science en particulier. A cet effet, il était nécessaire que le magnétisme fût reconnu, que l'on commençât l'étude des fluides et que les phénomènes spirites réveillassent la curiosité. Tel fut l'objet du mouvement des tables parlantes, qui tout en tombant dans le ridicule, comme on devait s'y attendre, laissèrent le souvenir et l'idée qu'il y avait une bonne part de vérité. On forma des sociétés quoi que mal dirigées, parce que les mobiles n'y étaient nullement spirituels. De ces centres partit la propagande, qui appela l'attention sur les œuvres de Kardec. Les uns avaient vu leurs parents ou amis matérialisés ; d'autres se référaient à des forces qui se manifestaient par des coups et des mouvements d'objets ; il y avait beaucoup de vrai dans toutes ces manifestations,

mais il y en avait aussi de fantastiques. Quelques-uns traçaient des des-
sins inconscients ; d'autres recevaient des communications. On obtenait
ainsi des panoramas de la planète Jupiter, des discours de Napoléon, de
Cicéron et de tout autre personnage connu, qui, par leurs erreurs et le style,
étaient tout à fait inacceptables. Une telle propagande faite si brusquement,
fut accablée de railleries et enfin tomba dans un ridicule tel, que les écri-
vains de la presse y puisaient journallement leurs sarcasmes ; quelques
esprits venus pour orienter le mouvement furent alors incarnés ; et ceux-
ci, en étudiant et en recevant l'inspiration, écrivirent les premiers ouvra-
ges avec Kardec. Dès lors on respecta un peu plus le spiritisme et alors com-
mença à disparaître le verbiage insipide, ainsi que la critique illogique et
préjudiciable. Dans quelques centres, réduits en nombre, mais bien inten-
tionnés, et mieux préparés spirituellement, parvinrent à descendre quel-
ques esprits dirigeants qui dictèrent des discours d'outre-tombe, destinés
non seulement à appeler l'attention, mais aussi à dévoiler la vie spatiale.

La deuxième étape se reporte à l'actualité ; mais on vient à peine de la
commencer ; on dirait presque que nous sommes plutôt au moment de la
transition. Quelques sociétés se sont formées qui possèdent, en effet, des
personnes plus compétentes qu'auparavant, mais la tendance altruiste et
spirituelle n'y prédomine pas encore assez ; il y a encore beaucoup d'é-
goïsme, de curiosité, de simple étude, de là que la direction spirituelle ne
saurait être aussi bonne que le demande l'étape à parcourir. Mais il est
temps de s'en occuper et, à cet effet, redoublons nos efforts dans l'espèce et
quelques-uns se décident à revenir sur la terre dans ce même but.

Il sera toujours plus facile de trouver des médiums parlants, et ainsi
nous pourrions, plus ou moins vite, inculquer l'idée de ce qu'il faut aux
masses populaires, l'application du christianisme, le conseil, la consolation
l'espoir et le soulagement de ses infortunes qui l'aideront à se moraliser.

La génération qui passe, a eu besoin de ce qui a fait l'objet de la pre-
mière étape, tandis que l'actuelle trouve déjà tout préparé, une grande
bibliothèque spirite, de bonnes Revues où apprendre, évitant ainsi, tant soit
peu les fatales erreurs de l'évocation sans ordre ni discrétion. Ceci
joint à l'unité d'action, c'est-à-dire à la tendance uniforme au même but :
enseigner et moraliser : mais faites bien attention : il s'agit d'enseigner
non en maîtres *innovateurs* mais en humbles interprètes de ce qui fut confié
avec tant de peine à Kardec par la direction spirituelle : et que ceux qui se
trouvent et se trouveront par la suite à la tête des travaux, sachent donner
l'exemple de la morale prescrite par la doctrine Christiano-spirite de
l'École dominicale ou en dehors de celle-ci.

Ceci ne veut pas signifier qu'on ne doive pas faire des travaux vers le
progrès, mais ceux-ci seulement dans les Centres spéciaux et par des per-

sonnes compétentes. Marcher, peu à peu, vers l'égalité par l'enseignement, vers la fraternité et enfin vers la spiritualisation, c'est notre but et doit être celui de toutes les Sociétés spirites ; de cet acheminement dépendra le bonheur général et particulier que se propose notre action suscitée par l'amour du bien et celui de nos frères inférieurs.

Ce sera le but que nous atteindrons à la troisième étape de laquelle nous sommes, malheureusement, beaucoup trop éloignés ; mais on y parviendra ; et à cet effet, notre appui ne fera point défaut si les sociétés et les sociétaires savent le mériter. Les médiums qui conviendront pour atteindre ce but ne feront pas défaut, et ne manqueront pas non plus les grands effets physiques que la science étudiera, acceptera comme des réalités et les reconnaîtra plus tard comme étant le produit de forces fluidiques dont nous autres esprits nous disposons. Ainsi, la science, le christianisme et le spiritisme se seront fusionnés dans un but unique.

Quand cela arriva-t-il ? Nous ne voulons le prédire. Nous dirons seulement que nous croyons que, lorsque le grand mouvement socialiste se produira et la véritable démocratie commencera à se constituer partout, sous l'action de ce projet on atteindra le bonheur relatif dans le monde, parce que le réel n'existe pour l'esprit qu'en s'approchant, dans sa voie infinie, du sein du fluide divin.

D. — N'auriez-vous plus rien à ajouter au sujet du rôle de la science et de la richesse dans le développement du progrès spirituel ?

R. — Les savants, les hommes plongés dans l'étude de la science, sauf d'honorables exceptions, se prévalent tellement de leur personnalité et de leur savoir, infatués d'eux-mêmes ils ne s'occupent que de l'intellectuel, négligeant ce qui est spirituel. Ils sont certainement très utiles au progrès mondain ; mais, tout en étant moraux, ce qui n'est pas très commun, ils méconnaissent Dieu, c'est-à-dire, que dans leur orgueil ils méconnaissent toute intelligence supérieure à celle de l'homme ; ces hommes-là en retournant à l'espace, tomberont nécessairement dans l'obscurité la plus profonde parce qu'ils nient la lumière de la vérité. Dans une si triste situation ils n'ont cure que de leur science et en revenant sur la terre ils y sont appelés des génies ; mais l'intelligence suprême prévoit tout, et en les faisant servir au progrès mondain, ils auront à leur tour leur récompense, quand ils sentiront le froid de leur âme au milieu de leurs bibliothèques, alors en étudiant le phénomène spirite ils parviendront rapidement au spiritualisme, et leurs yeux exercés aux grandes perspectives, verront s'étaler devant eux des horizons merveilleux. Ils atteindront bientôt les hautes régions, et les paroles de Jésus trouveront leur application « Les derniers seront les premiers ».

Quant à ceux qui, malgré le phénominisme, persistent à nier l'âme et

ses manifestations nous pouvons les plaindre parce que tout en ayant reçu directement la lumière ils s'obstinent à la repousser.

Regardons maintenant les riches ; en parlant en général, il nous revient à la mémoire ce qu'en disait Jésus « Combien il leur est difficile d'entrer dans le chemin qui conduit au ciel ! » Il y en a certainement quelques-uns qui font servir leur position à favoriser les déshérités, soit au profit de l'instruction, de la liberté, du socialisme, ou de la démocratie chrétienne ; ceux-ci progressent rapidement, parce que les plaisirs sensuels que procure la fortune, n'ont pu étouffer en eux les sentiments altruistes qu'ils ont conquis tout en s'élevant d'une humble condition. Ils sont malheureusement une exception : la majorité des riches ne résiste pas aux adulations de la fortune et ne voit ni veut voir que ce qui convient à leur égoïsme, et ils arrivent, dans leur aveuglement à mépriser les peuples qui leur demandent une aumône pour l'amour de Dieu. Ceux-ci arrivent à se figurer qu'on leur doit tout, qu'ils sont des privilégiés et qu'ils peuvent même acheter le salut de leur âme.

Ah ! pauvres, bien pauvres riches ! Quelle erreur dans leur égoïsme réfractaire ! La cause de notre peine ne vient pas de ce qu'ils sont catholiques. Non ! parce que dans toutes les religions, dans toutes les croyances, il y a des âmes ascendantes et d'autres stationnaires ; c'est parce que, en général, ils sont aussi riches en argent qu'ils le sont en égoïsme ; c'est qu'ils croient trouver le bonheur dans leurs rêveries, qui finissent par devenir une comédie éternelle, de désillusion, de souffrance ou de dégoût ; ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques — Non ! — mais parce qu'ils croient trouver le ciel au delà de la tombe, tandis que ce qui les attend ce sont les ténèbres et, peu à peu, la conscience de leur passé stérile, de leurs erreurs, de leur complet défaut de capital nécessaire pour acheter le ciel qu'ils désirent, qui se trouve partout, parce qu'il est subjectif, mais qui seulement peut devenir complet quand l'esprit surabonde en altruisme, en bonté, en humilité, en amour de Dieu et de tout ce qui existe.

FIN.

FELIPE SENILLOSA

Pour la traduction.

F. DE PALHANO

LA MORT N'EXISTE PAS

Par M^{me} FLORENCE MARRYAT (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XVII

LA MÉDIUMNITÉ DE KATIE COOK

En matière de production de phénomènes physiques, les Cook sont une très remarquable famille, les trois sœurs étant de puissants médiums et cela, sans aucune sollicitation de leur part. Katie, la seconde, n'est certainement pas la moindre des trois, bien qu'elle ait donné plus de séances privées que sa sœur Florence et n'ait pas, à ce que je crois, présenté les mêmes témoignages scientifiques.

La première fois que j'eus l'occasion de constater la médiumnité de Katie, ce fut dans l'appartement privé du Signor Rondi, dans un cercle de neuf ou dix amis. La chambre était petite et peu meublée, comme l'est un atelier d'artiste. Le cabinet était formé par un rideau de fenêtre cloué en travers d'un angle de la chambre derrière lequel une chaise fut placée pour le médium, remarquable petite fille mince et bien plus frêle que sa sœur Florence, avec un visage chétif et des traits fins et délicats.

Elle était vêtue pour la circonstance d'une robe noire très ajustée et chaussée de bottines de Hesse qui boutonnaient jusqu'à mi-jambe, et elle me dit qu'elle les portait toujours aux séances (ainsi que faisait Miss Shovers), parce que chaque bottine ayant dix-huit boutons il fallait beaucoup de temps pour les mettre et les retirer.

Le gaz brûlait et avant de commencer la séance la porte fut fermée, et l'on colla des bandes de papier sur l'ouverture à l'intérieur.

Les assistants étaient assis en demi-cercle en dehors du rideau ; le gaz fut baissé mais non éteint. Il n'y avait point d'obscurité et l'on ne se tenait pas par la main. Je mentionne ces choses afin de bien montrer combien les préparatifs étaient simples.

En quelques minutes, le rideau fut soulevé et une femme vêtue de blanc qui dit se nommer « Lily » apparut à nos yeux. Elle répondit à plusieurs questions relatives à elle-même et à son médium, et devinant quelques doutes de la part de deux ou trois assistants, elle vint s'asseoir sur mon genou, parce que j'étais la plus proche du rideau, et me pria de passer la main sur son corps et de dire qu'elle était faite autrement que le médium.

J'avais déjà constaté qu'elle était beaucoup plus lourde que Katie Cook et qu'elle paraissait une jeune fille pesant de 9 à 10 stones (55 à 60 kilos).

Je passai ensuite ma main du haut en bas de son corps : elle avait les

seins bien remplis, les bras et les jambes potelés, et il n'y avait pas moyen, même pour les observateurs les plus méticuleux, de la confondre avec Miss Cook.

Tandis qu'elle était sur mon genou, elle exprima le désir de voir mon mari ainsi que le Signor Rondi passer derrière le rideau pour s'assurer que le médium était assis sur sa chaise. Ils le firent et trouvèrent Katie seulement à demi entransée. Elle allongea son pied et dit : « Je ne suis pas Lily, regardez mes bottines. »

Mon mari avait en même temps une main sur le genou de miss Cook et l'autre étendue pour sentir la forme assise sur moi. Il ne resta donc aucun doute en son esprit qu'il y avait bien là deux corps à la fois.

Lily passa alors sa main sur ma robe et, remarquant qu'elle était fine et chaude, me dit combien elle eût souhaité en avoir une semblable. Je lui demandai : — « Avez-vous froid ? » et elle dit : — « N'auriez-vous pas froid si vous n'aviez que cette affaire blanche sur vous ? » Tout en plaisantant, je pris mon manteau de fourrure qui était sur un sofa et le lui mettant sur les épaules, je lui dis d'en user. Lily semblait ravie, elle s'écria : « Oh ! que c'est chaud ! puis-je l'emporter avec moi ? » — « Oui, répondis-je, à la condition de me le rapporter avant que je m'en retourne chez moi ; je n'ai rien autre à mettre, rappelez-vous-le. »

Elle me promit de le faire et me quitta. Un instant après elle cria : « Ouvrez le gaz ! » Ce que nous fîmes. Lily avait disparu et, avec elle, mon manteau de fourrure. Nous le cherchâmes tout autour de la chambre, il fut impossible de le retrouver.

Il existait une armoire fermée qui servait au Signor Rondi à serrer son matériel de peinture. J'insistai pour qu'il voulût bien l'ouvrir, quoiqu'il affirmât qu'il y avait plusieurs semaines qu'on n'y avait touché, et nous la trouvâmes remplie de poussière et de dessins entassés, mais rien de plus, de sorte que la lumière fut baissée encore et la séance continua.

Un moment après, le lourd vêtement fut lancé apparemment du plafond, certainement de quelque part au-dessus de ma tête et tomba droit sur moi.

Je le mis de nouveau sur le sofa et n'y pensai plus jusqu'à ce que je rentrasse chez moi. Alors, à mon grand étonnement et surtout à mon réel désappointement, je constatai que la fourrure de mon manteau (lequel était neuf) s'en allait toute ; ma robe en était couverte et, depuis ce jour, il me fut de toute impossibilité de porter ce vêtement. Lily nous a dit qu'elle l'avait dématérialisé pour l'emporter ; de la véracité de cette assertion, je n'ai pas de preuve, mais je suis bien sûre qu'elle ne l'avait pas remis en l'état parfait où il était quand elle l'avait emporté. Une armée de mites campée dedans ne l'aurait pas endommagée davantage et je puis affirmer

que, jusqu'à ce soir-là, ma fourrure avait été aussi intacte que lorsque j'en fis l'achat.

Ma rencontre suivante avec Katie Cook eut lieu, je crois, à une séance tenue dans Museum Street sur une invitation de M. Ch. Blackburn qui est l'un des plus ardents amis du spiritisme et qui a dépensé de grosses sommes d'argent dans ses recherches. Les seuls invités avec mon mari et moi étaient le général et M^{me} Maclean. Nous nous assîmes autour d'une petite table privée de tapis avec le gaz brillant et sans cabinet. Miss Cook avait son siège entre le général Maclean et moi et, durant toute la séance, nous fûmes bien certains de sa présence entre nous deux. Il est un fait, c'est que je n'ai jamais lâché sa main et même, quand elle avait besoin de son mouchoir de poche, elle le prenait et s'en servait sa main suivie par la mienne. Elle ne tomba point en transe. Nous lui parlâmes de temps en temps et elle nous répondit quoique d'une voix étouffée comme ferait une personne poussant des plaintes, malade ou défaillante.

Pendant vingt minutes il ne se produisit guère que les manifestations habituelles, puis la forme de Lily matérialisée apparut au milieu de la table, nous parla et nous embrassa à tour de rôle. Son visage était très petit et elle était formée jusqu'à la ceinture seulement, mais sa chair était parfaitement chaude et ferme.

Pendant que Lily occupait la table en pleine vue des assistants et que j'avais la main sur le corps de Miss Cook, car je la promenais constamment de son visage à ses genoux pour m'assurer que je ne tenais pas une main seulement, ma chaise fut saisie par derrière et secouée, au moment même, comme je tournais la tête en parlant, un bras se passa autour de mon cou et de celui de mon mari qui était assis à côté de moi. C'était ma fille Florence qui nous parlait doucement à tous deux pendant que sa longue chevelure et son vêtement blanc très doux effleuraient nos visages et nos mains. Sa chevelure était si fournie et si longue qu'elle en frappait mes genoux pour bien m'en faire constater la longueur et l'épaisseur. Je lui demandai de m'en donner une mèche ainsi qu'un morceau de sa robe et comme on n'avait pas de ciseaux, Lily se matérialisa plus complètement et, faisant le tour de la table, elle coupa une pièce dans la robe de Florence avec le canif de mon mari, mais dit qu'elle ne pouvait me donner de cheveux pour cette fois.

Les deux esprits demeurèrent avec nous durant une demi-heure ou plus peut-être, tandis que le général Maclean et moi continuions à tenir le médium Miss Cook sous notre surveillance; alors, son pouvoir s'affaiblissant ils disparurent, chacun des assistants étant disposé à prêter serment que deux personnes avaient été parmi nous qui, jamais, n'étaient entrées par la porte. M^{me} Maclean et moi étions les seules femmes présentes avec le médium

Katie Cook et cependant, deux jeunes filles apparurent à nos yeux, se penchèrent vers nous, nous parlèrent, nous embrassèrent et placèrent leurs bras nus autour de nos cous, tout cela à la fois ; et la différence entre le médium et les matérialisations était bien marquée, j'ai déjà décrit leur extérieur. Les deux esprits avaient le corps et le visage potelés, les mains de ma fille Florence étaient particulièrement grandes et fermes et sa chevelure dénouée descendait presque jusqu'à ses genoux.

J'eus le plaisir de tenir une autre séance avec Katie Cook dans la même chambre quand une nouvelle manifestation se produisit. Katie, ainsi que je l'ai dit, est une petite femme avec des bras assez courts ; je suis au contraire une grande femme avec de très longs bras ; cependant, le bras de la main que je tenais s'allongea tellement qu'il atteignait les assistants de l'autre côté de la table où il eût été impossible à la mienne de la suivre. On aurait dit que son bras avait doublé, même triplé sa longueur naturelle et cela à la vue de nous tous.

Une autre fois encore ce fut dans la propre maison de Katie Cook, où, si la tricherie eût été employée, elle avait toute facilité pour nous tromper, mais les manifestations furent les mêmes et certainement pas plus merveilleuses que celles qu'elle avait produites dans les maisons étrangères. Lily et Florence y apparurent à la fois et dans des circonstances qui ne permettaient pas d'admettre la fraude. Mon mari et moi étions accompagnés en cette occasion par nos amis le capitaine et M^{me} Kendal et nous étions assis dans l'ordre suivant : moi, Katie, le capitaine Kendal, Florence Cook, mon mari, M^{me} Cook et M^{me} Kendal. Chaque membre de la famille, je le ferai remarquer, était entre deux surveillants et leurs mains ne furent pas un seul instant laissées libres.

Je dois ajouter que cette séance toute gratuite, nous avait été courtoisement accordée sur l'invitation de M^{me} Cook, mère des médiums et que, s'il y avait eu quelque déception à redouter, nos amis et nous aurions pu, tout aussi bien, être laissés seuls avec Katie pendant que les autres membres auraient eu le loisir de préparer au dehors une manifestation possible d'esprits.

Florence Cook (M^{me} Corner) fit tout d'abord, il est vrai, quelques difficultés pour s'asseoir avec nous, donnant pour raison que sa médiumnité neutralisait habituellement celle de sa sœur, mais sa mère insista pour qu'elle se joignît au cercle, de peur que son absence ne fît naître quelque suspicion.

Les Cook, il faut l'avouer, sont unanimes à ressentir une certaine répugnance à donner séance et assurent très franchement que c'est avec une réelle aversion qu'elles supportent les pouvoirs que les esprits leur ont imposés contre leur propre volonté.

Ces influences, en prenant possession d'elles, les ont rendues incapables

de tout travail pratique et cependant, elles devaient vivre. C'est là, je crois, la seule raison qu'elles ont eue de faire de l'argent par l'exercice de leur médiumnité, mais, quant à moi, je les crois de bonne foi quand elles disent qu'elles considèrent que le don de cette médiumnité est le plus grand malheur qui ait pu leur arriver.

En cette dernière séance, des cerises et des boutons de roses tombèrent à profusion sur la table pendant la soirée. Il sera difficile d'admettre que ces choses aient pu être apportées secrètement dans la chambre avant la réunion des invités afin de les produire au moment opportun, alors que les deux mains des personnes intéressées à ces productions d'apports étaient solidement tenues par leurs voisins. Et il est encore moins facile de penser qu'une dame qui ne possède qu'un revenu très mince comme M^{me} Cook, se fût livrée à une telle dépense dans le but de convaincre, dans une séance non payée, des gens qui lui étaient étrangers ou indifférents.

Quelle qu'elle soit, la médiumnité paie très mal qui la possède, et je suis effrayée de songer combien pire elle serait pour les pauvres médiums s'ils avaient à dépenser de l'argent pour acquérir les moyens de produire des phénomènes, et particulièrement dans une ville comme Londres où, pour la circonstance, ils auraient cru devoir se procurer des fruits et des fleurs de serre chaude.

Un dernier exemple des pouvoirs de Katie Cook et j'aurai fini.

Invités un soir par M. Ch. Blackburn, nous étions réunis dans sa maison d'Elgin Crescent. La séance avait lieu dans une petite salle à manger, si petite, en effet, pour le nombre des assistants que, comme nous étions assis en cercle autour d'une table ronde, nos dos touchaient au mur de chaque côté, ce qui rendait impossible pour quiconque de traverser la chambre pendant que nous y étions. Le seul meuble important en dehors de la table et des chaises, était un grand piano droit appartenant à M^{re} Cook qui gardait en ce temps-là la maison de M. Blackburn et qui tenait beaucoup à cet instrument.

Katie Cook était assise au milieu de nous comme d'habitude. Au milieu de la séance, son guide Lily qui était matérialisé cria : « Tenez-vous bien les mains, ne les lâchez pas, quoi qu'il arrive. » Au même instant, sans rien voir, puisque nous étions dans l'obscurité complète, nous pressentîmes que quelque chose de grand et de lourd passait au-dessus de nos têtes. Une dame de la société, devenant nerveuse, lâcha la main de son voisin en poussant un cri d'effroi. Au même instant, un corps pesant s'effondra avec un fracas terrible de l'autre côté de la salle et Lily s'écria : « Quelqu'un a retiré ses mains ! » et M^{re} Cook dit : « Oh ! c'est mon piano ! » Les lumières furent rallumées, alors nous trouvâmes le piano qui, de sa place primitive, avait été enlevé et porté au-dessus de nos têtes au côté opposé où il

était tombé sur le plancher et s'était sérieusement endommagé. Deux pieds sculptés étaient brisés et la table d'harmonie mise en pièces.

Ceux qui ont entendu les lamentations de la pauvre M^{me} Cook sur la perte de son instrument favori et sur la dépense que devait occasionner sa restauration, ont pu se demander comme moi sans doute, si la victime de cette preuve si malencontreuse de la médiumnité physique de ses filles pouvait consentir à en être la victime volontaire.

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction,

LÉOPOLD DAUVIL

Un nouveau livre spirite à traduire

La *Revue Spirite* peut-elle rester indifférente à ce fait gros de suppositions et de conséquences, la publication d'un volume en langue italienne par le professeur Lapponi, médecin attaché au Vatican, qui a soigné le pape Léon XIII avant sa mort et donné ses soins à son successeur Pie X.

Quelque indépendance que puisse avoir un professeur, il doit subir une certaine influence lorsqu'il est doublé d'un médecin appelé à tâter le pouls du Saint Père et, s'il a publié son livre avec ce titre épouvantable : *Hypnotisme et Spiritisme*, c'est que l'auteur avait dû en dire quelques mots au successeur de saint Pierre qui, dit-on, ne s'en serait pas ému outre mesure l'aurait parcouru et aurait dit à son médecin : « Faites imprimer, mon cher docteur. » Nous espérons qu'un tel volume sera traduit dans toutes les langues et que le clergé voudra lire un livre approuvé tacitement, tout au moins par le pape Pie X... spirite, peut-être !! « Chi lo sa? »

L. D.

Voici, au sujet de ce livre, ce que nous découpons dans le *Journal des Débats* du 22 mai dernier.

..

Spiritisme. — Le professeur Lapponi, qui est le médecin du Souverain Pontife et l'une des autorités scientifiques du Vatican, vient de publier un gros volume intitulé, *Hypnotisme et Spiritisme, étude médico-critique*. L'éminent professeur s'occupe depuis longtemps du problème spirite. Son ouvrage résume les plus récentes découvertes des Lombroso, des Schiapparelli, des Crookes dans ce mystérieux domaine et rassemble un grand nom-

bre d'anecdotes qui paraissent démontrer la réalité de nos relations avec l'au-delà. M. Lapponi raconte des expériences dont il fut le témoin. Il a vu, en plein jour, des médiums s'élever jusqu'au plafond afin d'y graver leurs oracles. Il en a vu qui, par la seule force de leur volonté ou d'un pouvoir secret, faisaient voler en l'air, pareils à des plumes, les meubles les plus pesants. Il a vu la matérialisation d'un esprit. « Au milieu de la chambre se forma un petit nuage, à l'intérieur duquel se développèrent des lignes et des contours ; ces formes s'épaissirent, s'animèrent, prirent de la couleur jusqu'à laisser paraître enfin un visage souriant, des yeux qui brillaient, une poitrine dont on entendait le souffle, un cœur, dont l'assistance comptait les battements. A la tombée du soir (car l'expérience s'était faite de jour et en pleine lumière), cet esprit féminin échappa à tous les regards sans que l'on pût distinguer où il était allé, par quelle route il s'était enfui. » Ce fait et d'autres semblables, prouvent au professeur que les âmes des défunts quittent parfois leur séjour pour visiter les lieux où elles ont vécu, pour revoir les personnes et les choses qui leur furent chères. Le livre de M. Lapponi fait grand bruit, comme on devait s'y attendre, dans le monde ecclésiastique. On ne doute point, étant donné la situation de l'auteur, qu'avant de publier son ouvrage il n'ait demandé et obtenu l'*Imprimatur*. Et l'on s'étonne un peu de voir les tables tournantes si près du Vatican.

Une Spirite

MRS ELLA WHEELER WILCOX

M^{me} Ella Wheeler Wilcox dans un intéressant article sur « L'Impuissance de la Mort », publié dans le *San Francisco Examiner* du 9 décembre dernier, rapporte le fait suivant qui, dans son opinion, démontre jusqu'à l'évidence la vérité de la doctrine spirite :

« Il y a quelques années, dit-elle, une dame d'excellente éducation, appartenant par sa naissance et sa position aux meilleures classes de la société, vint me trouver. Bien qu'ayant des amis communs, nous ne nous étions jamais vues auparavant. J'avais entendu parler de ses remarquables facultés psychiques ; elle ne s'était cependant révélée qu'à un petit cercle d'intimes et n'avait jamais songé à en tirer profit, d'autant qu'elle était née dans l'aisance et avait épousé un homme fort riche.

Je lui racontai ce que je savais d'elle et la priai de m'accorder la faveur d'une expérience.

Elle parut embarrassée, et me répondit :

« Il ne me plaît pas de faire un jeu de cette force mystérieuse que je possède depuis mon enfance. Mon père a presque perdu la raison dans l'étude de ces phénomènes. Mon mari est ennemi déclaré de toute notre doctrine, aussi je me risque bien rarement à fournir à qui que ce soit des preuves de mes facultés. J'avoue que c'est à peine si je comprends les dons que je possède et j'en suis presque effrayée. »

Cependant après que j'eus insisté, elle voulut bien me satisfaire.

J'étais alors à New-York et je vivais à l'hôtel. J'envoyai un domestique chez une dame dont les enfants allaient à l'école, il me rapporta deux ardoises. Comme nous n'avions pas de crayon, j'offris au médium de tenter d'obtenir une communication, en plaçant une feuille de papier à lettre entre les deux tablettes. Contre la feuille de papier, je plaçai un fragment de mine de plomb si exigu qu'il n'aurait pu être maintenu sous l'ongle sans tomber.

Seule je touchai le papier comme le crayon ; le papier portait la marque de l'hôtel, je l'avais pris moi-même sur mon bureau.

La pièce était très éclairée. Je disposai le papier et le crayon entre les tablettes, dont chacune de nous prit une extrémité. Presque aussitôt les deux ardoises réunies furent secouées et chassées comme par une force irrésistible. Des coups se firent entendre distinctement sur la table et sur le dossier de ma chaise.

Sur le papier, d'une écriture très fine mais très lisible, apparut un message tout empreint de tendresse maternelle ; il portait la signature de la mère de mon mari, morte dès sa première enfance. Pauvre jeune mère dont la douce et brève existence s'était écoulée obscurément dans un village de la Nouvelle-Angleterre, dont la vie, le nom même étaient à peine connus d'une personne sur cent dans tout le cercle de nos relations.

Je replaçai d'autres feuilles de papier et je reçus en tout six messages, tous de différentes personnes, et cela sous la pleine clarté d'un lustre électrique, dans ma propre chambre et me servant de mes objets personnels.

Plusieurs de ces messages contenaient des avis et des informations que le temps est venu confirmer.

Il y a de cela huit ans. Je suis certaine que ce ne fut pas une hallucination, que je n'étais pas en état d'hypnotisme, que les ardoises n'avaient pas été truquées et que moi seule avais touché le papier et le crayon. Je sais aussi qu'il n'existait dans cette expérience, aucun intérêt d'argent et je suis certaine que les messages nous furent communiqués par une puissance que la science n'a pas encore su définir.

Après avoir été éclairée par une telle expérience, ce serait faire preuve de stupidité et de parti-pris que de nier le fait de nos communications avec le monde de l'au-delà. Encore n'ai-je voulu choisir que cette seule preuve

au milieu d'une foule d'autres que j'ai réunies dans le cours de mes recherches.

Pour traduction de l'anglais,
M. GILLET

LETTRE ET RÉPONSE

Bordeaux, 29 mai 1906

Monsieur le Rédacteur en Chef de la *Revue Spirite*,

Est-il possible à une femme que sa pauvreté place dans l'impossibilité d'acheter et de lire tous les ouvrages des grands et nobles auteurs spirites de vous adresser une question ou mieux, une requête ?

Abonnée à la *Revue* depuis plusieurs années, je pourrais me contenter de votre publication toujours si soignée et si intéressante, mais mon égoïsme me suggère, Monsieur, une pensée qui, si je pouvais la communiquer à toutes vos lectrices, serait peut-être approuvée par le plus grand nombre.

De tous ces auteurs dont les écrits doivent garnir, je suppose, une vaste bibliothèque, ne pourriez-vous, de temps en temps, prendre au hasard, sur ces rayons garnis de beaux livres que je ne verrai jamais s'étaler devant mes yeux, un volume dont vous détacheriez quelques pages.

Si je ne puis toucher à tous ces mets délicieux j'ose en réclamer quelques miettes et la lecture d'un bon chapitre me permettra de croire que j'en connais l'auteur.

Veuillez, monsieur, faire de cette lettre ce que vous voudrez et croire à l'assurance de ma considération distinguée.

T. B. 27, rue Cotrel (Croix Blanche).

Paris, 2 juin 1906

Madame,

J'ai transmis votre lettre du 29 mai à M. Paul Leymarie, notre Directeur, ainsi qu'à plusieurs rédacteurs de la *Revue Spirite*, et tous ayant avec moi, apprécié la valeur de votre aimable « requête », nous avons décidé de publier votre lettre afin de vous donner satisfaction en faisant connaître votre idée à toutes nos lectrices, puisque vous n'avez parlé que d'elles.

Nous avons jugé fort simple votre demande et nous vous promettons,

madame, d'insérer dans nos colonnes, toutes les fois que la place nous le permettra, quelques pages copiées dans un bon auteur vivant ou disparu dont nous demanderons au hasard, ainsi que vous le désirez et le nom et le chapitre à offrir à nos lecteurs.

C'est à ce moyen que, pour être vous agréable, nous venons d'avoir recours et nous prenons dans *la Voyante de Prévorst* de Justinus Kerner les deux ou trois chapitres désignés que nous publierons dans notre prochaine livraison.

Voilà, Madame, les miettes demandées auxquelles nous ajoutons, en vous priant de vouloir bien l'agréer, l'expression de notre respectueuse sympathie.

LÉOPOLD DAUVIL

Extraits des auteurs spirites

LA VOYANTE DE PRÉVORST

De Justinus Kerner (1786-1862)

CHAPITRE VI

PORTRAIT DE LA VOYANTE

Longtemps avant le commencement de mon traitement magnétique, M^{me} Hauße était si complètement somnambule, que nous restâmes plus tard convaincus que la période de veille n'était qu'apparente chez elle. Il n'est pas douteux qu'elle était alors bien plus *réellement* éveillée que ceux qui l'entouraient, car cet état, quoiqu'on ne le considère pas ainsi, était bien celui de la veille la plus parfaite.

Dans cet état elle ne possédait aucune force organique, et dépendait complètement de celle des autres, qu'elle recevait d'eux surtout par le canal des yeux et l'extrémité des doigts. Elle disait qu'elle puisait sa vie dans l'air et dans les émanations nerveuses des autres, sans que ceux-ci perdissent rien. Mais il n'est pas inutile de faire remarquer qu'un certain nombre de personnes affirmaient qu'elles se trouvaient affaiblies lorsqu'elles restaient longtemps dans son voisinage. Qu'elles éprouvaient des contractions dans les membres, un tremblement, etc... Beaucoup aussi, en restant près d'elle, accusaient une sensation de faiblesse dans les yeux et au creux épigastrique, pouvant aller même jusqu'à l'évanouissement. Elle déclarait, du reste, que c'était dans les yeux des hommes vigoureux qu'elle puisait le plus de force.

Elle recevait plus de force de ses parents que des étrangers et lorsqu'elle fut tout à fait affaiblie, ce n'est que chez eux qu'elle put obtenir du soulagement. Le voisinage des personnes faibles ou malades l'affaiblissait, comme les fleurs perdent leur beauté et périssent dans les mêmes circonstances. Elle se soutenait aussi aux dépens de l'air et même par les plus grands froids, elle ne pouvait vivre sans une fenêtre ouverte.

Elle était sensible aux émanations fluidiques de toute sorte, dont nous n'avons aucun soupçon, spécialement à celles qui proviennent des métaux, des plantes, des hommes et des animaux. Toutes les substances impondérables, de même que les différentes couleurs du prisme, produisaient sur elle des effets sensibles. Elle ressentait des influences électriques dont nous n'avons nulle conscience ; et, ce qui est presque incroyable, elle avait la notion surnaturelle ou la connaissance par inspiration de ce qu'un homme avait écrit.

Ses yeux brillaient réellement d'une lueur spirituelle qui frappait immédiatement tous ceux qui la voyaient et, quand elle était dans cet état, elle était plutôt un esprit qu'un habitant de ce monde mortel. Si nous voulions la comparer à un être humain, nous dirions qu'elle semblait être plutôt dans les conditions de celui qui, flottant entre la vie et la mort, appartient plus au monde qu'il va visiter qu'à celui qu'il est sur le point de quitter.

Ceci n'est pas seulement une figure de poésie, mais l'expression d'un fait réel. Nous savons qu'au moment de la mort les hommes ont souvent des reflets de l'autre monde et prouvent la connaissance qu'ils en ont. Nous voyons qu'un esprit quitte incomplètement le corps, avant d'être définitivement détaché de son enveloppe terrestre. Si nous pouvions ainsi maintenir pendant des années une personne dans un état de mort imminente, nous obtiendrions l'image fidèle de l'état de M^{me} Hauffe. Ce n'est pas une simple supposition, mais l'exacte vérité.

Elle se trouvait souvent dans cet état où les personnes qui, comme elle, ont la faculté de voir les esprits, aperçoivent leur propre esprit hors de leur corps et paraissant entouré comme celui-ci d'une gaze légère. Elle se voyait souvent hors de son corps et en quelque sorte dédoublée. Elle disait : « Il me semble souvent que je sors de mon corps et que je plane au-dessus de lui et je fais des réflexions sur lui. Cela ne fournit pas de pensées agréables, parce que je reconnais mon corps. Mais si mon âme était plus étroitement liée à ma force vitale, celle-ci serait en union plus intime avec mes nerfs ; mais les liens qui retiennent ma force vitale se relâchent de jour en jour. »

Il semblait en vérité que la force vitale était retenue si faiblement par son système nerveux, que le plus faible mouvement suffirait pour la mettre

en liberté. C'est alors qu'elle se voyait hors de son corps ou dédoublée et son corps perdait alors toute notion de pesanteur.

M^{me} Hauffe n'avait reçu ni instruction ni talents d'agrément. Elle n'avait appris aucune langue ; et ne connaissait rien ni en histoire ni en géographie, ni en histoire naturelle, elle ne possédait aucune des notions communes à son sexe. Pendant ses longues années de souffrances, la Bible et le livre des Psaumes avaient fait toutes ses études. Sa moralité était incontestable. Elle était pieuse sans hypocrisie ; elle considérait ses longues souffrances et leur étrange caractère comme l'effet des desseins de Dieu à son égard et exprimait ses sentiments sous forme de poésies.

Comme il m'est aussi arrivé d'écrire en vers, on s'est empressé de dire que c'est moi qui avais communiqué cette faculté à la malade par mon pouvoir magnétique ; mais elle parlait en vers avant que je la connusse ; et ce n'est pas sans une grande raison qu'on a appelé Apollon le Dieu des médecins des poètes et des prophètes. Le somnambulisme donne la faculté de prophétiser, de guérir et de composer des poésies. Combien les anciens s'étaient fait une juste idée du somnambulisme ! Comme nous le trouvons clairement mêlé à tous leurs mystères ! Galien, le grand médecin, a dû bien plus de succès aux songes nocturnes qu'à toute sa science médicale. Je connais une paysanne qui ne sait pas écrire et qui cependant, dans l'état somnambulique, ne s'exprime qu'en vers.

Les erreurs que le monde a répandues au sujet de M^{me} Hauffe sont inconcevables : jamais je ne lui ai vu donner une plus éclatante preuve de son penchant à la calomnie que dans cette circonstance. Elle aimait à dire : « Ils ont tout pouvoir sur mon corps, mais aucun sur mon esprit. » Cependant le grand nombre des personnes qui, poussées uniquement par la curiosité, entouraient son lit, m'a causé bien des ennuis. Pour elle, elle recevait gracieusement tout le monde, quoique la fatigue qu'elle en éprouvait lui ait causé beaucoup de souffrance et elle prenait constamment la défense de ceux qui l'avaient le plus calomniée. Les bons comme les méchants étaient bien reçus par elle. Elle savait distinguer les mauvaises intentions chaque fois qu'il en existait, mais elle ne s'en faisait pas juge. Beaucoup de pécheurs incrédules, qui étaient venus la voir, s'amendèrent et furent amenés à croire à la vie future.

Plusieurs années déjà avant que M^{me} Hauffe fût confiée à mes soins, la terre, l'air et tout ce qui y respire, sans en excepter l'espèce humaine, avaient cessé de compter à ses yeux. Elle aspirait à beaucoup plus que ce que les mortels ne pouvaient lui procurer. Ce qu'elle voulait c'étaient d'autres ciels, d'autres aliments, une autre atmosphère que ceux que notre planète pouvait lui offrir. Elle était presque à l'état d'esprit et appartenait déjà au monde des esprits. Elle faisait partie du monde d'au delà de la tombe et

était plus qu'à moitié morte. Qu'il ait été possible, dans les premières années de sa maladie, de la mettre, par un traitement bien adapté, dans un état plus capable de lui permettre de vivre dans les conditions ordinaires de notre monde, cela est extrêmement probable ; mais dans la dernière période, cela était devenu tout à fait impossible. Cependant, grâce à des soins plus attentifs nous sommes parvenus à lui procurer une telle amélioration, qu'en dépit de tous les efforts faits pour empoisonner son existence, elle a considéré les années passées à Weinsberg comme les moins pénibles de sa vie somnambulique.

Comme nous l'avons dit, son corps fragile enveloppait son esprit comme d'un voile de gaze. Elle était petite, ses traits rappelaient l'orient, ses yeux étaient perçants et prophétiques et leur expression était encore augmentée par de long cils noirs. C'était une fleur délicate, vivant des rayons du soleil.

Eschenmayer dit à son sujet, dans ses *Mystères* : « Ses dispositions naturelles étaient douces, aimables et sérieuses. Elle se sentait toujours portée vers la contemplation et la prière. Ses yeux avaient quelque chose de spirituel dans leur expression et ils restaient toujours clairs et brillants, malgré ses grandes souffrances. Ses regards étaient pénétrants et d'une grande mobilité pendant la conversation, parfois ils devenaient subitement fixes et semblaient jeter des étincelles et l'on reconnaissait à ce signe qu'elle était en présence de quelqu'une de ses étranges apparitions.

Quand il en était ainsi, elle éclatait brusquement en paroles pressées. Lorsque je la vis pour la première fois, sa vie corporelle ne promettait plus une longue durée, et elle avait abandonné tout espoir de la voir remettre dans un état qui pût la rendre apte à se maintenir dans ce monde. Quoique aucune fonction ne fût profondément altérée, sa vie était comme une torche qui s'éteint. Elle était, selon l'expression de Kerner, une proie entre les griffes de la mort et son âme ne tenait plus au corps que par la puissance magnétique. Chez elle l'âme et l'esprit semblaient toujours en opposition, de telle sorte que la première restait encore attachée au corps, tandis que le second déployait ses ailes et volait vers d'autres régions ».

CHAPITRE X

CE QUE LA VOYANTE APERCEVAIT DANS LES YEUX HUMAINS

Lorsque M^{me} Hauffe regardait dans l'œil droit d'une personne, derrière sa propre image réfléchie, elle en voyait une autre, qui n'était évidemment ni la sienne ni celle de la personne dans l'œil de laquelle elle regardait. Elle croyait que c'était le portrait de la personnalité spirituelle de cette personne.

Chez beaucoup cette image interne se produisait plus nette que l'externe ; d'autres fois c'était le contraire. Ceci annonçait le caractère de la personne ;

et chez un grand nombre cette image était beaucoup plus belle et plus pure que l'autre. Si elle regardait dans l'œil gauche, elle voyait aussitôt de quelle maladie interne souffrait cette personne, soit de l'estomac, des poumons, ou de tout autre organe et elle faisait les prescriptions en conséquence. Dans mon œil gauche elle lut les prescriptions qui étaient indiquées pour elle-même. Dans celui d'un homme qui n'avait que cet œil gauche, elle vit tout à la fois sa maladie interne et l'image de sa personnalité intérieure. Dans l'œil droit d'un animal, chien, oiseau, elle vit une flamme bleue, sans doute sa partie spirituelle ou âme. A ce sujet, Schubert fait cette observation : « Nous voyons souvent, dans les yeux d'un animal, des reflets d'un monde caché et secret, qui, comme à travers une porte, met en communication l'autre monde avec le nôtre. Fréquemment dans les yeux d'un animal expirant, inutilement mis à mort ou torturé par la main de l'homme, nous voyons une expression de sa conscience intime qui se prépare à porter témoignage contre nous dans un autre monde. »

Elle disait que ce n'était pas avec son œil charnel, mais avec cet œil spirituel qu'elle portait en dedans d'elle-même, qu'elle voyait la seconde image dans les yeux des autres et qu'elle voyait les esprits. C'était par cet œil intérieur que Jacob Bœhm regardait toute la création et reconnaissait les essences usages et propriétés des plantes, etc... Les regards de certaines personnes plongeaient immédiatement M^{me} Hauße dans l'état somnambule. Les bulles de savon, les verres, les miroirs provoquaient sa vue spirituelle. Un enfant ayant gonflé une bulle de savon, elle s'écria : « Ah ! Mon Dieu ! j'ai vu dans la bulle de savon tout ce à quoi j'ai pensé, quelque lointain que ce soit, et non dans un court moment, mais dans toute ma vie et cela m'effraye ! » je fis alors une bulle de savon et lui demandai de chercher à voir son enfant, qui était alors fort loin d'elle. Elle me dit qu'elle le voyait dans un lit et cela lui fit un vif plaisir. Une autre fois elle vit ma femme, qui était dans une autre maison et décrivit avec précision l'endroit où elle était à cet instant, ce dont je m'assurai aussitôt avec soin. Ce n'était cependant qu'avec difficulté qu'on la décidait à regarder dans les bulles de savon. Elle paraissait tremblante et craignait de voir quelque chose qui aurait pu l'effrayer. Dans une de ces bulles elle vit une fois un petit cercueil placé devant une maison voisine. A ce moment il n'y avait aucun enfant malade, mais peu après la femme qui habitait là vint à accoucher. L'enfant ne vécut que quelques mois et M^{me} Hauße le vit emporter dans un cercueil. Si nous voulions qu'elle se rappelât les songes qu'elle avait oubliés, il suffisait de la faire regarder dans une bulle de savon et ils se représentaient à sa mémoire. Elle voyait souvent dans un verre d'eau les personnes qui allaient arriver chez elle. Mais lorsque invitée à essayer cet ordre de divination, elle le faisait à contre-cœur, elle se trompait quelquefois,

CHAPITRE XII

L'ESPRIT PROTECTEUR

M^{me} Hauffe avait un guide spirituel invisible, comme toutes les somnambules et beaucoup d'autres personnes qui ont cultivé leur être intérieur. Socrate et beaucoup d'autres se sont crus sous la direction d'un esprit. Céléstine ou démon les avertissait non seulement des dangers qui les menaçaient eux-mêmes, mais aussi de ceux qui menaçaient les autres : il leur révélait et leur dictait leur ligne de conduite.

La femme décédée d'un respectable citoyen d'Heilbronn avait constamment près d'elle un esprit, qui non seulement la prévenait de plusieurs dangers menaçants, mais la prévenait des visites qu'elle allait recevoir de ses amis aussi bien que des décès qui allaient se produire dans sa famille et finalement du sien propre. Il se rendit une fois visible pour elle et ce fut sous l'apparence d'un vieillard. Sa présence était sentie non seulement d'elle-même, mais aussi des autres ; et lorsqu'elle causait avec lui, ils sentaient l'air agité comme par la respiration. Beaucoup de témoins encore vivants et parfaitement dignes de foi peuvent attester un grand nombre de faits concernant ce dernier phénomène.

Une jeune fille, nommée Ludwiger avait tout à fait perdu l'usage de la parole et était paralysée de tous ses membres, dans sa première enfance. Sa mère, à son lit de mort, confia à ses autres sœurs, le soin d'élever cette enfant sans appui et elles remplirent ponctuellement leur devoir, jusqu'au jour du mariage de l'une d'elles, où elles oublièrent leur protégée. Mais, au milieu des fêtes nuptiales, les trois jeunes femmes se rappelèrent subitement leur abandonnée et se rendirent en hâte près d'elle. Elles la trouvèrent debout, à leur profonde surprise, et apprirent de sa bouche que sa mère était venue et lui avait donné à manger. Ce fut la seule fois qu'on l'entendit parler pendant toute sa maladie et peu après elle mourut.

« Parfois, dit Jamblique, un esprit invisible erre autour des personnes endormies, pour éloigner d'elles les souffrances de l'âme ou du corps et quelquefois, lorsque nous sommeillons ou pendant des songes que nous envoye le ciel, nous entendons une voix faible qui nous indique ce que nous devons faire. »

J'ai connu un campagnard qui, pendant de longues années, guérissait les maladies par les passes ou le massage. Voici, d'après son propre récit, comment il y fut amené. Dans sa trente-neuvième année, il fut atteint d'une douleur atroce au-dessus de l'œil droit, qui lui rendit son travail impossible et contre laquelle échouèrent tous les remèdes. Dans une occasion, la douleur ayant persisté pendant trois jours, il pria Dieu avec ferveur de le soulager : c'est alors qu'un fantôme lui apparut, fit avec le pouce sept pas-

ses, depuis l'œil jusqu'au creux de l'estomac et il fut largement soulagé ; il répéta ensuite lui-même les passes et fut bientôt entièrement guéri.

Dans la collection des essais de Hörst sur la sorcellerie, nous lisons qu'une jeune fille était depuis longtemps affectée de claudication, par suite d'une déformation d'un os. On n'avait rien trouvé d'efficace, lorsqu'une nuit, l'os se redressa de lui-même. L'enfant éveilla sa mère et son frère, leur demandant s'ils n'avaient pas vu et entendu l'ange qui s'était trouvé avec elle. Il lui avait semblé que quelque chose avait heurté son os, après quoi il s'était redressé et depuis ce temps-là toute claudication avait disparu.

Elle ne put jamais parler sans une profonde émotion de l'apparition de son esprit protecteur, sa grand'mère Schmidgall, qui était son guide constant et visible. Elle ne parlait cependant qu'avec beaucoup de répugnance de toutes les apparitions et communications du monde des esprits et ne le faisait jamais sans en être sollicitée. Sauf les cas où cela se produisait par hasard, ou lorsqu'on la pressait de faire des révélations, nous n'entendions jamais parler de ces choses, d'un si grand intérêt cependant. Les apparitions troublaient sa santé et ses pensées ; mais pour toutes les personnes dignes de foi qui ont appris à la connaître, sa loyauté, et son absolue conviction sont incontestables.

A l'époque où la faculté de voir les esprits était dans toute son activité chez elle, elle se croyait à l'état de veille. Mais en réalité elle était dans cet état particulier que nous avons nommé sa vie intérieure. Sa grand'mère lui apparaissait toujours sous la forme qu'elle avait pendant sa vie, mais avec des attributs différents. Elle semblait porter une robe avec une ceinture et, sur sa tête, on voyait quelque chose comme un voile qui couvrait les cheveux et retombait sur les oreilles. Tous les esprits du sexe féminin, sans exception, portaient cette coiffure.

Nous avons dit plus haut comment il lui avait paru, une fois, qu'elle était magnétisée par son esprit protecteur et comment avaient été écartés les objets dont le voisinage était nuisible. Ceci arriva encore ici, à Weinsberg, à trois heures du matin. Après l'avoir magnétisée, l'esprit lui demanda de se lever et d'écrire, ce qu'elle fit, et lui dit que cet écrit devait rester comme une instruction pour son médecin, pour la façon de la magnétiser. M^{me} Hauße pria l'esprit de la magnétiser toujours, mais l'esprit lui répondit : « Si j'avais le pouvoir d'agir ainsi, vous auriez bientôt la possibilité de quitter votre lit et de marcher ! »

Comme cela s'était déjà présenté à une période précédente, elle voyait souvent une forme spectrale derrière la personne à laquelle elle parlait. Souvent c'était l'esprit protecteur de cette personne, ou encore l'image, de son être intérieur. Ainsi derrière une femme qu'elle n'avait jamais vue auparavant, elle vit une fois une forme vaporeuse, avec des membres minces et

des mouvements agités. Il fut reconnu que cette femme était d'un naturel extrêmement inquiet.

Une autre fois, comme elle regardait par la fenêtre, une personne inconnue vint à passer et la salua, mais elle recula brusquement et lorsque je lui en demandai la raison, elle me dit que derrière cette femme qui venait de passer, elle avait vu une forme d'homme d'un aspect désagréable et vêtu de noir. Je regardai dehors et je reconnus une femme d'un caractère très mauvais et querelleur, qui venait cependant de loin et était absolument étrangère à M^{me} Hauße.

Derrière une jeune servante, qui vivait chez moi, elle vit souvent la forme d'un jeune garçon d'environ onze ans. Je demandai à cette servante si elle avait un parent de cet âge et elle me dit que non. Cependant, plus tard, elle me dit qu'en réfléchissant à ma question, elle s'était rappelé que son frère, mort à l'âge de trois ans, en aurait eu exactement onze. Cette apparente augmentation d'âge de l'esprit reparaitra de temps à autre. « Il sera un jour démontré, dit Kant dans le songe d'une voyante, que même dans cette vie, l'âme humaine est en communication constante avec le monde spirituel, et qu'ils sont susceptibles de s'impressionner réciproquement ; mais pendant tout le temps que tout va bien, ces impressions passent imperçues. »

CHAPITRE XV

EXTÉRIORISATION DU CORPS FLUIDIQUE

Dans cette même journée du 2 mai dont nous parlons ci-dessus, vers neuf heures du soir, M^{me} Hauße pendant son sommeil s'écria : « Ah ! Dieu ! » puis s'éveilla comme secouée par sa propre exclamation. Elle dit alors qu'elle venait d'entendre deux voix sortir d'elle-même. A l'heure même où ce fait se produisait, le D^r Fohr, de Bottwar, le médecin qui avait donné ses soins au décédé, se trouvant avec un oncle de M^{me} Hauße dans une chambre voisine de celle où gisait le corps entendit les mots : « Ah ! Dieu ! » si distinctement, qu'il alla voir qui était là, mais ne trouva que le corps. Le D^r Fohr m'écrivit à ce propos : « Après mon arrivée à Oberstenfeld où je trouvai M. W... mort, j'entendis distinctement, de la chambre voisine, où se trouvait le cadavre, les mots : « Ah ! Dieu ! » je pensai qu'ils sortaient de la bière et que M. W... était seulement en état de mort apparente. Je le veillai pendant une heure, jusqu'à ce que je fusse convaincu qu'il était bien réellement décédé. L'oncle n'entendit rien. Il est certain qu'il n'y avait personne dans la partie de la maison d'où venait la voix.

Elle expliquait ceci en disant que son désir intense de savoir comment allait son père avait permis à son âme d'accompagner son fluide nerveux

jusqu'à l'endroit où il gisait et que son sentiment et ses pensées étant énergiquement fixés sur le médecin et ses capacités, il en était résulté que celui-ci avait pu entendre l'exclamation poussée par l'âme sur la bière, qu'elle répéta en reprenant son corps, lorsque je l'entendis moi-même.

Comme ses parents m'avaient dit, une année avant la mort de son père, qu'au début de son état magnétique, elle pouvait se faire entendre de ses amis, la nuit, lorsqu'ils étaient couchés dans le même village, mais dans des habitations différentes, par des coups frappés comme on le rapporte du décédé ; je lui demandai pendant son sommeil si elle pouvait encore le faire et à quelle distance ? Elle me répondit qu'elle le pourrait encore quelquefois et que la distance n'existait pas pour l'esprit. Peu après cela, nos enfants et les domestiques étant déjà endormis, nous entendîmes, au moment de nous coucher, un coup paraissant frappé dans l'air au-dessus de nos têtes. Six coups furent ainsi frappés à une demi-minute d'intervalle. C'était un son creux mais net, doux et bien distinct. Notre maison est tout à fait isolée et nous étions bien certains que les bruits ne pouvaient provenir d'aucune personne près de nous ou au-dessus de nous. Le lendemain soir, lorsqu'elle fut endormie, quoique je n'eusse parlé de ce fait à qui que ce fût, elle me demanda si je voulais qu'elle frappât de nouveau pour nous ? Comme elle ajouta que cela l'épuisait, je refusai. Elle me dit ensuite que ces coups étaient produits dans l'air par l'esprit et non par l'âme ; mais que la voix entendue près de la bière de son père s'était produite lorsque son âme avait quitté son corps, en même temps que l'esprit, sous l'influence des sentiments intenses qui l'animaient.

Ces phénomènes ne nous surprendront pas, si nous voulons nous rappeler que les mourants, lorsque l'esprit est déjà sorti, mais que l'âme est encore attachée au corps, ont la faculté d'apparaître, avec leurs traits caractéristiques, à des amis éloignés. C'est ainsi qu'un parent de mon ami, le Dr Seyffer, lui apparut au moment de sa mort et que le prince Hohenlohe apparut au Dr OEsterler, son collègue à l'Académie. Je tiens de personnes absolument dignes de foi le fait remarquable suivant.

M. Hübschmann, de Stuttgart, avait son père en Bothnie et un frère à Strasbourg. Or il arriva qu'un matin, au lever du jour, les enfants de M. Hübschmann l'éveillèrent en criant : « Grand-père, grand-père, grand-père est arrivé ! » M. Hübschmann regarda partout et ne vit rien. Il interrogea ses enfants, qui lui affirmèrent de façon absolue que leur grand-père était bien là, mais qu'ils ne savaient pas où il était allé. Quelques jours plus tard, M. Hübschmann reçut une lettre de son frère, lui demandant avec inquiétude s'il n'avait pas quelque nouvelle de leur père, car une circonstance récente l'avait très vivement alarmé. En effet, tel jour et à telle heure, qui correspondaient avec le moment où les enfants avaient poussé l'excla-

mation signalée plus haut, il avait rencontré leur père (au moment où, le matin, il entrait dans son atelier. Huit jours après, arriva la nouvelle de la mort du vieillard. Il était mort au moment précis où il était apparu à sa famille à Stuttgart et à Strasbourg.

Le Dr Bardili, jeune homme plein de talent, qui s'était rendu en Amérique, s'était voué à l'étude des langues et des mathématiques et, au témoignage de ses amis, n'était nullement disposé à ajouter foi aux choses spirituelles, dit dans la dernière lettre qu'il leur écrivit et qui est encore en leur possession : « Il vient de m'arriver la chose la plus extraordinaire : mon ami Elwert, qui mourut en Wurtemberg, il y a neuf ans, m'est apparu et m'a dit : Tu mourras bientôt ! et ce qui est plus étrange, c'est que le jour de son apparition était précisément le jour anniversaire de sa propre mort. » Peu après avoir écrit cette lettre, le Dr Bardili mourut d'une façon tout à fait inattendue.

M^{me} Hauffe me raconta que peu de temps auparavant, elle s'était vue assise sur un tabouret, en costume blanc, tandis qu'elle était étendue dans son lit. Elle fixa les yeux sur cette apparition et voulut crier, mais elle ne le put ; pendant qu'elle faisait cet effort, tout s'évanouit graduellement. Elle dit à cette occasion que son âme quittait son corps, prenait une forme aérienne, tandis que l'esprit restait en elle. Le 28 mai 1827, à minuit, tandis que j'étais près d'elle, elle se vit de nouveau, comme précédemment, assise sur un tabouret, couverte de vêtements blancs qu'elle possédait bien mais qu'elle ne portait pas alors. Elle essaya de crier, mais il lui fut impossible de parler ni de se mouvoir et ne voyait rien autre chose que ce qui venait de fixer ses regards. Pendant qu'elle regardait ainsi, son intelligence n'était absorbée que par une idée, qu'elle n'avait jamais eue jusque-là et qu'elle exprimait de la façon suivante : Un jour passé dans le ciel vaut des milliers passés ici sur terre. Le fantôme se leva et vint vers elle ; au moment où il arrivait à elle, un choc électrique parcourut tout son corps, comme je le constatai. Elle poussa alors un cri de frayeur et me raconta ce qu'elle venait de voir. Elle se vit encore dans d'autres occasions. Une fois entre autres, comme je m'en étais aperçu, je passai entre elle et le fantôme et elle me dit ensuite qu'en agissant ainsi, je lui avais causé une forte sensation, comme s'il lui eût semblé que je la séparais violemment de son âme.

Je ne dirai rien ici au sujet de cette vue d'elle-même ni des cas où le fantôme fut visible pour les autres. Tous ces phénomènes me sont que des exemples de double vue.

JUSTINUS KERNER.

REMERCIEMENTS

« Cher Monsieur Leymarie,

La *Revue Spirite* voudrait-elle, dans son prochain numéro, remercier, au nom du « Comité algérien de propagande Spirite » (ex-société spirite algérienne) les généreux donateurs qui ont contribué à la fondation de la Bibliothèque Spirite d'Alger ?

Grâce à la générosité des frères et des sœurs en croyance de France et d'Algérie, la Bibliothèque est désormais fondée et peut offrir à ses nombreux lecteurs les documents indispensables pour étudier avec fruit la Science Spirite et la sublime morale qui en découle.

— Merci donc à tous nos frères et sœurs en croyance de la Métropole et de notre chère Algérie, qui ont si bien compris et mis en pratique la belle maxime de solidarité que notre Maître Allan Kardec place au frontispice de ses œuvres.

Puisse cet exemple être suivi et nous permettre ainsi l'installation définitive d'une vaste bibliothèque ouverte à tous, à des heures régulières, procurant l'étude sur place et la lecture à domicile.

Dans son magnifique ouvrage *Rome*, Emile Zola nous dit :

« C'est par le livre et non par l'épée que l'humanité vaincra le mensonge et l'injustice, et conquerra la paix finale de la Fraternité entre les peuples.

« Des livres, des livres encore ! et allons toujours plus en avant, dans plus de science, dans plus de clarté, si nous voulons vivre, être sains, bons et forts. »

Aux spirites de méditer et de mettre à profit ces superbes pensées. Que ceux qui savent écrire écrivent ; que ceux qui possèdent achètent et répandent ces écrits. La Bibliothèque spirite d'Alger propage mais a besoin d'aide. Elle compte donc sur la générosité de tous.

Dans sa dernière assemblée le Comité a décidé de décerner le titre de Bienfaiteur de la Bibliothèque spirite d'Alger à tout donateur de six livres au minimum.

Il m'est doux de rappeler ici que c'est Madame votre excellente mère de précieuse mémoire qui, la première, reçut le titre de bienfaitrice de notre Bibliothèque à laquelle elle adressa un lot d'ouvrages qui fut le noyau de début. Elle nous porta bonheur.

Le Comité renouvelle ses remerciements à son fils et à ses nombreux bienfaiteurs en assurant de sa reconnaissance quiconque voudra inscrire

son nom au Livre d'Or de la bienfaisance, en matière spirite, pour la jeune France d'outre-mer.

Daignez agréer, cher Monsieur Leymarie, avec nos salutations empreintes, l'assurance de notre profonde gratitude.

Pour le Comité,
Le Secrétaire perpétuel,
J. BOUILLY.

Simple conseil⁽¹⁾

La première des conditions à remplir pour obtenir des communications spirituelles élevées et n'entrer en rapport qu'avec des entités psychiques bienfaisantes, c'est d'avoir une grande pureté d'âme. Tous les rituels de haute magie exigent de l'évocation une purification rigoureuse, physique et morale, pour que son aura lumineuse puisse repousser par son rayonnement actif les attaques des forces malfaisantes de l'astral et exerce sur les essences des degrés supérieurs une irrésistible attraction. Il faudra donc tout d'abord, cher lecteur, que tu sois animé du désir très vif de te perfectionner ; sache que chacune de tes actions, chacune de tes pensées se reflète rigoureusement sur ton corps dynamique, sur ta personnalité psychonerveuse ; sache d'autre part, que dans l'univers suprasensible ceux qui se ressemblent tendent à se réunir, rappelle-toi sans cesse le principe inviolable : *selon que tu as semé le bien en toi-même et en dehors de toi, tu appartiens à la société de ceux qui, comme toi, ont semé le bien en eux-mêmes et en dehors d'eux ; tu jouis de la protection et de l'amitié de ceux auxquels tu ressembles dans ta manière de semer le bien, car sur tous les plans de la vie les êtres intelligents récoltent ce qu'ils ont semé.* Demande-toi toujours avant d'œuvrer quelle répercussion instantanée ton geste aura sur ceux qui t'entourent et sur toi-même. Restreins la sphère de tes besoins matériels au minimum possible ; ouvre ton âme aux aspirations les plus nobles : ne laisse jamais dire devant toi du mal de ton prochain, apprends à pardonner à ceux qui te nuisent et sois généreux même envers ceux qui te haïssent. Chaque fois que tu te trouveras en harmonie avec la loi suprême d'amour, chaque fois que tu te conformeras au principe essentiel de charité, tu seras mis en communication immédiate avec les cercles d'esprits les plus élevés et tu recevras l'influx merveilleusement efficace des courants les plus purs du magnétisme du bien. Si, au contraire, tu te laisses pénétrer puis dominer par les désirs malsains émanant des circuits terrestres inférieurs, alors tu sentiras dimi-

(1) C'est dans le *Voile d'Isis*, journal du Dr Encausse (Papus) que nous avons copié cette jolie page.

nuer en toi les facultés sublimes qui te permettent d'aspirer et d'assimiler les rayons spiritualisants du soleil divin ; tu seras, hélas, peu à peu envahi par les ténèbres extérieures, tu deviendras la proie du Destructeur et tu retourneras après avoir été désagrégé en tes primes éléments à la matrice perpétuellement féconde où s'élaborent les univers. C'est pourquoi il est de toute nécessité que tu exaltes avant toute opération magique le feu intérieur de la sagesse qui réside en chacun de nous mais que peu d'hommes savent découvrir.

La seconde condition pour te mettre à l'abri des manifestations hostiles, c'est de ne jamais contraindre, par quelque procédé que ce soit, un esprit à se mettre en rapport avec toi. Tu pourrais amener ainsi les pires catastrophes et c'est en songeant à ces pratiques de véritable magie noire que le maître Eliphas Lévi a pu dire : « Les évocations sont des crimes. » Il faut qu'après avoir transformé ton âme en un miroir limpide, tu laisses opérer la seule vertu de ta pureté animique, les êtres les plus sublimes ne tarderont pas à venir s'y réfléchir et à y inscrire en traits éblouissants leurs secrets enseignements. Ils s'entretiendront directement avec toi, tu traduiras leurs messages psychiques par intuition, soit que tes regards émerveillés perçoivent des visions symboliques dont tu trouveras aussitôt le sens intime, soit que tes oreilles entendent des voix cristallines murmurer des paroles qui seront pour toi de véritables révélations, soit qu'enfin tes doigts mus par une étrange impulsion tracent des phrases, des caractères ou des des sins dont tu auras le plus souvent une rapide interprétation.

Ne recherche pas la production des phénomènes remarquables de matérialisation, apports d'objets et transports à distance, car ils sont très dangereux lorsqu'ils sont provoqués. Laisse agir les lois de la Nature et, dans de bonnes conditions, au moment où tu t'y attendras peut-être le moins, tu seras témoin des plus étonnants prodiges. Mais tu apprendras rapidement à les redouter car, trop souvent, ils sont l'œuvre d'êtres inconscients ou malveillants et comme tels ils peuvent amener chez toi des troubles nerveux plus ou moins graves. Un jour peut-être enfin, mais seulement si tu as acquis un rare degré de pureté, tu entendras soudain retentir dans l'air la sonorité argentine d'invisibles clochettes et tu te sentiras ensuite enveloppé d'une étincelante aura. Tu seras en même temps averti par intuition de la présence solennelle d'un Fils de la Lumière, qui après avoir éprouvé tes qualités et tes facultés ouvrira graduellement à tes yeux émerveillés les portes du Sanctuaire et soulèvera pour toi le voile sacré de l'éternelle Isis.

Puisses-tu, cher lecteur, obtenir cette suprême faveur comme récompense de tes études consciencieuses et comme conclusion de ta longue et courageuse initiation.

R. BUCHÈRE.

Une nouvelle Revue spirite Hindoue

Dans le *Light* du 19 mai 1906, à la page 231, nous demandons la permission de traduire ce qui suit :

Nous avons reçu deux numéros du *Magasin spiritaliste Hindou* édité par Shitshir Kumar Ghose et vraisemblablement publié sous les auspices du journal quotidien de Calcutta *Amrita Bazar Patpika*. Le premier numéro de cette petite publication novelliste mensuelle qui porte la date de mars 1906 est franchement écrit dans les idées spiritalistes et contient des exemples fort intéressants de médiumnité et de rapports d'esprits avec les Indiens. — L'une de ces relations concerne une fillette âgée de cinq ans qui subitement fut prise et possédée par l'esprit d'un brahme du village, où il vivait d'usure avant sa mort récente. Comme preuve évidente de son pouvoir, il eut l'idée de faire grimper cette petite fille au haut d'un grenadier où elle s'assit comme elle put. Là, l'esprit annonça que dans une grande cité sacrée il devait offrir, sans doute pour racheter ses fautes, une somme d'argent, mais que cela exigeait des dépenses. Alors il fit publier par l'enfant la liste des débiteurs qui lui avaient emprunté de l'argent, les menaçant de souffrances terribles dans l'autre monde s'ils ne payaient promptement leurs justes dettes. L'argent fut payé, l'offrande faite et en même temps la petite fille fut délivrée du contrôle exercé sur elle par le brahme usurier.

Dans une série d'articles, le *Magasin Hindou* traite de la question : Comment le spiritalisme pénétra dans l'Inde. Dans un autre : Des projections de pierres lancées par les esprits. Enfin de très nombreux exemples sont donnés de l'évidence des phénomènes occultes explicables seulement par l'influence des Invisibles. Il est parlé aussi, dans ces deux premiers numéros sur le « Patanjala Yoga System » et des théories hindoues concernant l'Après la Mort.

L. D.

LA CRÈCHE SPIRITE

Je revenais, l'autre jour, de voir, à la Croix-Rousse, un métier ancien, d'une admirable patine, fort joliment orné de têtes d'anges de style sculptées en plein bois, qui bientôt prendra place à l'École municipale de Tissage, dans l'atelier reconstitué d'un tisseur à la grande tire du XVIII^e siècle. Arrivé sur la place, si pittoresque avec son armée de vieilles échoppes

noircies par le temps, verdies de mousses rases, une plaque apposée au montant d'une porte d'allée m'arrêta par l'inattendu de son inscription : « Crèche sous la protection de Dieu et de nos maîtres et protecteurs, Allan Kardec et Marie Ange », annonçait-elle. Il ne restait plus qu'à monter et à visiter, d'autant plus qu'un écriteau supplémentaire annonçait que le public était admis.

L'immeuble est une maison de canuts : on sait ce que cela signifie sur le plateau. Au deuxième, porte à droite, s'ouvre la crèche. De suite s'offre un vestibule éclairé par une fenêtre, avec une longue banquette qui fait coffre, quelques chaises bien alignées, un buffet sur lequel un régiment de petites bouteilles de lait stérilisé sont rangées. Aux murs, des images gaies, enrubannées ; partout un souci de coquetterie et de propreté.

Dans la pièce voisine, tout autour, à bon intervalle, se succèdent les berceaux haut perchés, en fer laqué, garnis avec un soin particulier, d'une blancheur irréprochable. Rien de plus joli et d'apparence plus scrupuleusement hygiénique. Les enfants reposent sur de la balouffe changée fréquemment. Chaque berceau a son hôte.

Au milieu de la salle, un petit parc à barrières basses contient la marmaille qui s'essaie à marcher et à franchir les étapes redoutables qui séparent les sièges minuscules. Les deux hautes fenêtres, faites pour donner le plus de lumière possible aux métiers, inondent de jour et d'air ce calme asile, où, tous les jours, sont accueillis de 12 à 15 petits.

L'appartement comprend encore une cuisine sur cour où se prépare le lait nécessaire à l'alimentation de toute cette humanité en herbe. La soupente classique sert de séchoir aux innombrables linges qu'il faut sans cesse lessiver, car la nature a de fréquentes exigences chez la clientèle de la crèche.

La première observation qui s'impose, et qui a sa portée pratique, c'est qu'on peut avec du goût et de la simplicité installer très confortablement une crèche dans un local plutôt restreint et qui semblait, par sa destination première, ne point devoir se prêter à un pareil service : ici le loyer est de 450 francs.

Les frais généraux sont dans les mêmes proportions modestes. Pour un semestre, trois dames donnant tout leur temps aux poupons, qui restent de 7 heures du matin à 7 heures du soir se partagent 765 francs comme appointement. Le lait et les autres denrées exigent une dépense de 334 francs, le chauffage revient à 113 francs, l'éclairage à 76 francs, le blanchissage à 56 francs. Somme toute, en un semestre, la dépense s'est élevée à 1600 fr. environ.

Mais le plus curieux est l'inspiration qui a été à l'origine de la crèche. La directrice reçut un jour de Marie Ange, qui fut l'esprit familier d'Allan

Kardec, l'ordre de fonder une crèche. Comment faire ? Où prendre l'argent ? Qu'à cela ne tienne : les esprits y ont de suite pourvu. Ils ont dicté à la directrice, qui est un médium renommé, les noms des personnes auprès desquelles il fallait adresser des sollicitations : et à toutes les adresses indiquées les bourses se sont ouvertes : on put tout installer, faire près de 2,000 francs de réparations et mettre en réserve à la caisse d'épargne 10,000 francs. L'avenir ne présente aucune incertitude, car les esprits ont dit : « Usez vos forces, nous les renouvellerons ». Ils ont envoyé non seulement de l'argent, mais des poésies ; l'une dédiée : « Aux trois mamans de la crèche spirite », exalte leur œuvre, fait des vœux pour les nourrissons.

Qu'ils vivent, ces petits protégés de nos *morts* !

Le monde spirite suit avec intérêt les succès de la crèche de Lyon : toute une correspondance adressée à la fondatrice, qu'on qualifie de « chère sœur en croyance », souligne dans la création nouvelle « la réalisation pratique, sociale, des enseignements du spiritisme », qui a pour maxime « Hors la charité, point de salut ».

La crèche veut atteindre ce résultat, faire pénétrer la douce fraternité au cœur de la population par la mère et l'enfant. » On nous voit à l'œuvre, dit le dernier compte rendu, et la bonté divine nous paye si largement de nos efforts par les joies intimes qu'elle nous donne, que nous sentons que l'amour gagnera et changera en fraternels liens les rapports qui nous unissent à la mère et à l'enfant. Les plus récalcitrants s'adoucissent ! Les petits enfants aiment à danser en rond et chanter avec leurs mamans : « Gai-gai ! le soleil, il fait mûrir le blé. »

J'admire cette bonne naïveté et cette belle confiance. Et je suis parti enchanté de ma visite à la crèche spirite, pensant à part moi qu'il n'y a qu'à la Croix-Rousse que peuvent éclore des œuvres semblables.

JUSTIN GODART

Adjoint au maire de Lyon.

GROUPE SPIRITE

Nous apprenons la formation à Saint-Etienne d'un groupe spirite qui quoique de fondation récente a déjà su grouper un grand nombre de spirites sincères et convaincus.

Le conseil d'administration est ainsi composé :

Président : J. DORELLE

Secrétaire : EUGÈNE PORTEFAIX

Trésorier : M. COPIN.

Toutes les communications doivent être adressées au Président au siège social, 3, rue Michelet.

Nous souhaitons de tout cœur grand succès à nos frères de Saint-Etienne.

BIBLIOGRAPHIE

Hypnotisme et Magnétisme.

Cours complet d'hypnotisme pratique.

PAR FILIATRE

« La seule méthode d'enseignement pouvant justifier un titre de *Cours complet d'Hypnotisme pratique* est celle qui donne avant tout la possibilité certaine d'obtenir tous les phénomènes et qui ne s'occupe du *pour-quoi* qu'après avoir enseigné le *comment*. »

Ainsi s'exprime dans son avant-propos l'auteur de cet ouvrage compact de 400 pages.

C'est bien la première fois que paraît un livre aussi complet et détaillé d'Hypnotisme pratique. M. Filiâtre, expérimentateur averti, a pris à tâche de passer en revue les modes opératoires les plus variés.

Cette œuvre de vulgarisation met à la portée de tous cette science qui est un des chemins par lequel certains de ses pratiquants sont arrivés au Spiritisme, est vendue 3 fr. 75.

A. G.

..

L'Extériorisation de la Motricité, recueil d'expériences et d'observations par le colonel *Albert de Rochas*, 4^e édition mise à jour, 1 vol. in-8° de 600 pages, avec figures dans le texte et 15 photogravures hors texte, prix 8 francs.

A tous les scientifiques courageux qui veulent bien, rompant avec les stupides préjugés des Écoles, jeter un regard impartial sur les phénomènes encore peu connus du magnétisme et du spiritisme, nous recommandons ce livre admirablement instructif et documenté. Nous parlerons ici le langage des faits qui est le plus éloquent et le plus persuasif. Nous y assisterons à des expériences captivantes sous le contrôle de savants éminents, et nous nous inclinerons, comme eux devant l'évidence à laquelle notre esprit étonné ne voulait point d'abord se rendre. Nous étudierons avec sincérité les manifestations des forces impondérables de la Nature et nous pourrons enfin baser notre conviction sur l'irrécusable témoignage des plus consciencieux et des plus méticuleux chercheurs. Nous félicitons sans réserve

M. Albert de Rochas d'avoir par ce travail solide jeté résolument le pont qui doit relier le vieil occultisme à la moderne science ; c'est une tâche véritablement utile à laquelle nous applaudissons de tout cœur.



La Magie pratique, de Papus, nouvelle édition soigneusement revue et augmentée. Voici l'œuvre capitale du Maître Papus et que tout étudiant sérieux en occultisme doit avoir dans sa bibliothèque. C'est, à notre avis, la plus remarquable et la plus complète encyclopédie des sciences occultes qui ait paru jusqu'à ce jour. La tradition magique s'y trouve révélée en des chapitres pleins de clarté. Nous y trouvons le développement lumineux des principes que Papus a vulgarisés dans ses nombreux travaux, nous y découvrons aussi des pages inédites où le Maître nous initie aux plus secrets rouages de l'Univers et nous explique, aussi simplement que possible, les plus troublants mystères. Nous saluons donc avec plaisir la réédition de cet ouvrage remarquable et lui souhaitons tout le succès qu'il mérite. Les chercheurs avisés puiseront à cette source féconde de documents, ils y recueilleront les renseignements les plus sérieux sur les sujets les plus variés : la force nerveuse, le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, le maniement des excitants psychiques, l'entraînement magique, les miroirs magiques, la psychométrie, la télépathie, l'envoûtement, les talismans, les influences planétaires, la médecine hermétique, les philtres d'amour, etc., etc. Prix 12 fr.



Les Phénomènes dits de matérialisation de la Villa Carmen.

Par CHARLES RICHEL.

Cette brochure, publiée par le professeur Richet dans la collection de *Annales des Sciences psychiques* et qu'on trouvera aussi à nos bureaux, constitue un dossier important et définitif des phénomènes de la villa Carmens et des polémiques variées que, depuis près de six mois, ont provoquées, dans la presse et ailleurs, les curieuses expériences d'Alger.

L'éminent savant, répondant à un désir universellement exprimé, a groupé dans ce livret les différents articles parus successivement à ce sujet dans les *Annales des Sciences psychiques*, avec les reproductions photographiques et autres de l'esprit matérialisé Bien-Boa.

Comme conclusion, deux longs articles de MM. Richet et de Vesme, imprégnés d'une logique toute scientifique et accompagnés de pièces justificatives, réduisent à néant les objections acharnées, quoique insuffisantes, et les arguments de mauvaise foi qu'opposèrent à la réalité de ces manifestations, pourtant scrupuleusement observées par un expérimentateur qualifié, certains de ces demi-savants stigmatisés, il y a plus de deux siècles, par Pascal.

Ces débats, dont nous ne déplorons ni la durée, ni l'apreté, sont désormais clos et le procès en est victorieusement gagné à la Science, dont on sait que M. le D^r Richet, professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine, est l'un des pionniers les moins timorés, les plus prudents et les plus profondément loyaux.

Nous recommandons tout particulièrement cet opuscule aux personnes qu'ont ébranlées dans leur croyance à la possibilité des « Matérialisations », la campagne violente menée par nos adversaires et les démasquages récents de plusieurs médiums fraudeurs.

Prix : 2. francs.

A. G.

..

Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger, dit Abailard.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur ce livre excellent, recueil méthodique de communications médianimiques, dont l'auteur invisible est l'Esprit de celui qui fut, au moyen âge, l'apôtre de la Libre-Pensée, Pierre de Béranger, dit Abailard.

En raison du caractère élevé des instructions adressées par l'entité communicante à son groupe de prédilection, nous sommes tenté d'établir un rapprochement entre cet ouvrage et le livre admirable de W. Stainton Moses, *Enseignements spiritualistes*, où des esprits très supérieurs ont, avec une autorité convaincante et par la plume d'un médium réfractaire, établi la réalité du moderne Spiritualisme.

Nous sommes convaincu que les *Entretiens posthumes* d'Abailard marqueront aussi une date dans les fastes de l'évolution de notre Doctrine.

Une biographie très complète renseigne le lecteur sur la vie passionnante du philosophe, amant d'Héloïse, et des planches de photogravure hors texte, dont deux reproduisent des dessins médianimiques du maître H. d'Arles, ajoutent un cachet artistique à ce livre de sereine pensée. Prix 3 fr. 50.

André GAUDELETTE.

..

Graphologie élémentaire, par A. DE ROCHETAL.

Vient de paraître une excellente étude de graphologie élémentaire, au prix de 1 fr.

L'auteur a condensé en une soixantaine de pages l'essentiel des connaissances graphologiques, et son exposé, quoique relativement court, contient une série très fournie d'observations judicieuses, qui mettent rapidement le

profane au courant de cette science intéressante. La graphologie est en effet une science d'observation profonde.

C'est à tort que beaucoup de personnes la considèrent comme une science occulte : elle ajoute son contingent à un examen approfondi de la personnalité humaine. Elle manifeste si bien les caractéristiques d'une mentalité, qu'une écriture quelconque se reconnaît au milieu d'une quantité d'autographes divers.

« L'écriture, en effet, est un geste », comme le dit fort bien l'auteur, et « tout geste émane du cerveau. » Elle diffère même pour chaque personne, selon l'impression du moment, et, dans ce cas, il faut grouper un certain nombre d'autographes émanant du même individu pour en déduire sa résultante caractéristique.

L'historique graphologique permettrait de faire, sous un jour original, l'histoire des différents peuples. La médecine y trouve de précieuses indications, et l'homme sincère y puise des renseignements utiles, qui lui permettent de découvrir la fourberie, si souvent voilée sous les apparences hypocrites de la plus loyale urbanité.

P. H.

..

Éléments d'astrologie.

Il manquait un petit livre simple, pratique et complet tout à la fois, pour formuler les éléments d'astrologie. M. Joanny Bricaud vient de combler cette lacune en offrant au public le petit traité que nous lui présentons aujourd'hui.

Le lecteur pourra se rendre compte que nous sommes là en présence d'un ensemble de notions expérimentales, ayant pour but de déterminer les potentialités latentes du cœur humain.

Son but est double : 1° définir un caractère en connaissant son thème de nativité et 2° reconstituer sa nativité en se basant sur les facultés innées d'un caractère. Ce second point de vue est le plus intéressant, car il prouve que nous sommes en présence d'une science vraie.

Tout le monde peut établir un horoscope en consultant cet intéressant ouvrage qui est vendu 1 franc à la Librairie Spirite.

P. HEIDET.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46^e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiûms (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 37^e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38^e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel

et sur la terre, 1 vol. in-12, 16^e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédications selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15^e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2^e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la *REVUE* et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23^e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE: Buste d'Allan Kardec

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album 1 fr. 50

Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure 1 fr. 50

2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. 1 fr. 50 et 3 fr. 50

Portrait du Curé d'Ars et du D^r Demeure, chacun . . depuis 1 fr. »

Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.

Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et 1 fr. 50

3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et 2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1^{re} série, 2 fr. 50 ; 2^e série, . . . 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé) 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le D^r Dusart, in-8^e de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants, . . . 5 fr.

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité, ... 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt, ... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Claire G. — Souvenirs et Problèmes spirites. Ouvrage documenté très intéressant, sur papier de luxe, format gr. in 8^e carré, prix, ... 5 fr.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques.

Préface de Flammarion, ... 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci, ... 3 fr. 50

Denis (Léon). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

— Dans l'Invisible. — Spiritisme et médiumnité. Traité de spiritualisme expérimental. 2 fr. 50

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt, ... 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10^e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les mois, dirigées par le Dr DARIEX, le prof. CHARLES RICHET. Rédact. en chef, C. DE VESME, 6, rue Saulnier, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. POUILLARD, 78, rue St-Charles à Jumez-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle, France, 10 fr. par an, Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy, France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc LEGRAND ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. ANASTAY, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez KERGAN PAUL, TRENCH, TRUBNER et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diego, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. BARLEY. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelation, mensuel, calle San Fernando n° 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur MAIER, docteur en philosophie. O. MUTZ, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur, FIEBIGERHAUER, Cologne. O. MUTZ, Leipzig, Lidenstrasse, 4. Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens. Skien (Norvège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. VITOLT CHLOPICKI, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. COURIER, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7512 Race Street : C. SROWEL, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. ESTEVA MARATA, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé JULIO, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merr. — Paris — 4^e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sul (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, n° 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. COSME MARINO, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.